



FRAGMENTS DE SUD

Nouvelles

Florence
Clerfeuille

FADM

FRAGMENTS DE SUD

Nouvelles

Florence CLERFEUILLE

Du même auteur, sur Kindle :

[*Le chat du jeu de quilles : L'intégrale*](#) (2015)

[*Le chat du jeu de quilles : Qui est le cerveau ?*](#)
(2015)

[*Le chat du jeu de quilles : Qu'est-il arrivé à Manon ?*](#) (2014)

[*Le chat du jeu de quilles : Qui a tué le père Pommier ?*](#) (2014)

[*Les 15 derniers jours*](#) (2012)

[*Circa mortem*](#) – Nouvelles (2012)

[*Fragments de Sud*](#) – Nouvelles (2012)

[*Devenir biographe*](#) (2012)

**Du même auteur, au format papier
chez FADM**

Le chat du jeu de quilles : L'intégrale (2015)

Le chat du jeu de quilles : Qui est le cerveau ?
(2015)

Le chat du jeu de quilles : Qu'est-il arrivé à Manon ? (2014)

Le chat du jeu de quilles : Qui a tué le père Pommier ? (2014)

Circa mortem – Nouvelles (2012)

Devenir biographe (2012)

Fragments de Sud – Nouvelles (2010)

L'Amérique du Sud en famille – Deux ans en famille sur les pistes d'Amérique du Sud dans un fourgon VW (2010)

La face cachée des cocotiers – Mission humanitaire d'une famille en Sierra Leone (2008)

aux Éditions Le Manuscrit

L'Amérique du Sud en famille – Retour aux sources (2005)

En 4L sur les traces de Christophe Colomb – Histoire d'une naissance (2002)

Tranche de vie humanitaire – Les tribulations d'un sans-frontière (2002)

Tous droits de traduction et reproduction réservés
pour tous pays

© Florence CLERFEUILLE – FADM – 2013

ISBN 978-2-9543280-2-7

Table des matières

[Sur le fleuve](#)

[Mineur](#)

[Le Vieux qui lisait dans le sable](#)

[Anandi, mon amour](#)

[La fille du Trauco](#)

[Amours tropicales](#)

[Un rêve de bûcheron](#)

[Chienne de vie](#)

[La vi pa facil](#)

[La maman d'Elena](#)

[Au nom d'Allah](#)

[Présentation de l'auteur](#)

SUR LE FLEUVE

Il y a deux jours que la barge a quitté Manaus, la ville tentaculaire qui a grandi au cœur de l'Amazonie. Au rythme lent du bateau pousseur – la vitesse d'un homme marchant à pied – elle remonte maintenant le Río Madeira, en direction du Sud du Brésil. Ici, les eaux ont la couleur du caramel, un marron pâle impénétrable que l'imagination ne peut s'empêcher de peupler d'une multitude de créatures. La rivière charrie inlassablement des troncs d'arbres. C'est d'ailleurs ce qui lui a valu son nom : « *madeira* », en portugais, signifie « bois ».

Chiquinho, le capitaine, ne se sépare jamais de ses lunettes de soleil. Avec ses cheveux d'un noir de jais soigneusement lissés vers l'arrière, il a tout l'air d'un militaire échappé d'un quelconque coup d'état. Mais pour l'heure il est tranquillement au repos dans sa cabine avec l'une des deux femmes qu'il a embarquées pour lui tenir compagnie. Celle-ci est plutôt grassouillette. Mais, comme toutes les Brésiliennes, elle s'exhibe sans complexe, vêtue d'une jupette rouge vif que le vent soulève par intermittence, révélant alors une paire de fesses rebondies et un string noir. Elle a amené sa fille, une petite qui vient tout juste de fêter ses deux ans. Lorsque sa mère est occupée avec Chiquinho, c'est sa collègue, une brune filiforme aux ascendances indiennes marquées, qui la promène sur le pont.

Sur la barge, les camionneurs et les

maniqueros commencent déjà à trouver le temps long. C'est qu'en dehors des repas, il n'y a pas grand-chose à faire ! Tonio, lui, a tout prévu : dans sa cabine, il y a sept bouteilles de *cachaça*, l'alcool de canne brésilien. Une pour chaque jour que doit durer le trajet.

Assis sur son tabouret pliant, à l'ombre d'une remorque, il se sert le premier verre de la matinée. Prado, son voisin, revient de la cuisine. Il y a reçu sa part de viande pour la journée : un rouleau de plats de côtes.

— Je vais me faire un *churrasco*, lui dit-il, ça t'intéresse ?

— Et comment, grogne l'autre, y'en a marre de cette bouffe de merde.

— Alors, va chercher ta viande. Je prépare le grill.

Tonio se relève lourdement, la bouteille à la main. À cinquante ans, il n'a déjà plus beaucoup de cheveux, ni de dents. Sa silhouette ressemble à celle de la plupart de ses confrères et une lourde bedaine tressaute à chacun de ses pas. Depuis qu'il est sur la barge, il ne s'est plus rasé.

Sa bouteille mise à l'abri dans la cabine de son camion, il se dirige lentement vers l'arrière de l'embarcation. Le bruit du moteur devient de plus en plus fort, au fur et à mesure qu'il s'approche du bateau pousseur.

La cuisinière, une femme d'une cinquantaine d'années, est devant ses fourneaux. Il l'interpelle.

— Hé, donne-moi ma part de viande. Je vais faire un *churrasco*.

— Toi aussi ?

Elle s'étonne un peu. Souvent, des passagers préfèrent préparer leur nourriture eux-mêmes plutôt que de subir les horaires du bord – déjeuner à 10 h 30, dîner à 16 h 30 : on n'apprécie pas forcément – mais celui-là, avec son allure négligée, n'a pas l'air d'être le genre à prendre ce type d'initiative.

Prado s'est installé sur son tabouret pliant. Ils ont tous le même, les camionneurs du Brésil : assez bas pour permettre de s'installer sous une remorque et s'abriter ainsi du soleil comme de la pluie, il est de tous les voyages. Mais Prado ne boit pas la *cachaça*. Lui, il préfère le *chimarrão* : une espèce d'infusion.

Méthodiquement, il nettoie son verre en coloquinte, le débarrassant de l'herbe qui y séjourne depuis la veille. Sur le gaz, la bouilloire commence à chuchoter ; il coupe le feu et remplit son thermos. Ensuite, il remet de la *yerba mate* dans le verre en coloquinte. Place la *bombilla* sur le côté : c'est l'espèce de paille métallique, au bout arrondi et percé de petits trous, qui sert à aspirer l'infusion. Il n'y a plus qu'à verser l'eau chaude dessus. Maintenant, la viande a tout son temps pour décongeler : il peut boire le *chimarrão* pendant des heures. Tonio le regarde du coin de l'œil.

— Tu ne prends jamais de *cachaça* le matin ?

— Je n'en prends jamais, tout court. Ça ramollit le cerveau.

L'autre hoche la tête en se resserrant une rasade.

— Moi, je m'enfile une bouteille par jour. Mais jamais l'après-midi. L'après-midi, conclut-il, c'est fait pour la sieste.

La *bombilla* dans la bouche, Prado laisse son regard errer sur le fleuve. La barge passe toujours près du bord : il y a moins de courant. En pêcheur avisé, Prado scrute le rivage, repérant les trous d'eau. Il sait lire la rivière et repérer les bancs de poissons. Il admire aussi respectueusement la forêt amazonienne. Les arbres si hauts qu'ils semblent perforer le ciel. Les vols multicolores des aras et des inséparables... Mais Prado n'est pas un camionneur comme les autres. Cela se voit d'ailleurs au premier coup d'œil : il n'a pas la bedaine caractéristique de sa profession. C'est un solitaire philosophe qui préfère la compagnie de la nature à celle de ses confrères. D'ailleurs, pourquoi a-t-il invité Tonio à partager son repas ? Ces deux-là ne vivent pas dans le même monde. Pourtant, un semblant de conversation s'amorce.

— La cuisinière me fait des avances, lance Prado. Elle dit qu'elle est veuve et qu'il y a huit ans qu'elle n'a pas servi. Tu imagines ?

Tonio hausse les épaules et s'enfile une rasade. Bizarre : d'habitude, ce genre d'information intéresse tout le monde.

— Moi, tu sais, ma femme, elle a vingt ans de moins que moi. Eh bien, j'ai même plus envie.

— Envie de quoi ?

— De baiser, pardi.

Cette fois, les regards se croisent. L'un vide, rougi par l'alcool. L'autre surpris, presque effrayé.

— Plus du tout ?

— Du tout. D'ailleurs, j'ai plus envie de rien. Je m'en fous.

Le silence s'installe entre les deux hommes. Assis côte à côte, ils semblent perdus dans leurs pensées.

Soudain, un sifflement strident s'élève de l'arrière. João, l'un des matelots, annonce le repas. Il parcourt toute la longueur de la barge, le sifflet aux lèvres, puis retourne au bateau pousseur. Petit à petit, les hommes se lèvent alors, enfilent un tee-shirt – il est interdit de se présenter torse nu à la cuisine – et le suivent. Chacun amène son assiette et sa cuiller. Parfois un verre ou un thermos.

Dans la cuisine, les marmites sont posées sur une sorte de comptoir. Les hommes font la queue et se servent chacun leur tour. La cuisinière reste à l'extérieur : elle ne veut pas se mêler de ce qui se passe. Pourtant, il n'est pas rare que les derniers arrivés se retrouvent face à une gamelle vide. Oh, il y aura toujours du riz, bien sûr... Mais de la viande, ça c'est une autre histoire. Même les pâtes et les *feijões*, ces haricots noirs qui agrémentent la plupart des repas brésiliens, viennent parfois à manquer. Sur la barge, c'est chacun pour soi et ceux qui sont lésés ne vont pas faire de vagues : ils savent trop comme il est facile de faire passer quelqu'un par-dessus bord.

En fait, il y a deux barges, attachées l'une derrière l'autre. La première est presque vide : elle ne contient que sept camions. Sur la deuxième, on a d'abord chargé les remorques

seules. Celles qui voyagent sous la responsabilité d'un *maniquero*. Il y en a quatre de chaque côté. Elles forment comme une clôture qui délimiterait l'espace alloué aux camions. Et c'est dans cet espace que Tonio et Prado sont installés. Mais ils ne sont pas les seuls.

Il y a aussi Fernando, le petit homme volubile qui compte les jours : il y en a déjà cent douze qu'il a quitté sa famille.

— Le moteur de mon camion a lâché. Dix jours avant les fêtes de fin d'année ! Le temps que mon patron se décide à en commander un neuf, tout avait fermé. Après, il a fallu attendre que le nouveau moteur arrive de São Paulo. En camion. En plus, le chauffeur s'est trompé dans l'ordre de ses livraisons. J'ai été bloqué soixante-dix jours à Manaus ! Quand je rentre chez moi après un voyage, je fais toujours une fête. Mais là, ça va être une fête à tout casser ! Tout le quartier va être invité. Tu te rends compte de tout ce que j'ai raté ? Noël, le Nouvel An, mon anniversaire, celui de deux de mes filles... Jamais ça ne m'était arrivé.

Quelques camionneurs voyagent avec leur femme. Parfois un enfant. Si la famille est plus grande, cela devient difficile de faire dormir tout le monde dans la cabine du camion. Et puis, il y a l'école pour les enfants. Ils ne peuvent pas passer toute l'année sur les routes. Les pères, eux, restent couramment deux ou trois mois d'affilée hors de la maison.

L'Allemand, comme tout le monde l'appelle, voyage avec sa femme et le fils de celle-ci, un

adolescent de seize ans qui ne quitte jamais sa casquette. Mais c'est juste pour les vacances. D'ailleurs, sa femme le répète sans cesse à qui veut bien l'entendre :

— Je préfère être à la maison. Une fois par an, ça va, de voyager comme ça. Mais plus, je n'aimerais pas.

La femme de Mauro, elle, a l'habitude d'accompagner son mari partout. Cette vie lui plaît. Mais ils n'ont pas encore d'enfants. Elle est d'ailleurs très jeune. Très jolie, aussi ! La *bombilla* à la bouche, Prado la regarde pensivement. S'il était plus jeune – s'il n'était pas sur une barge, au milieu de l'Amazonie, surtout – il tenterait bien de la faire monter dans son camion...

La jeune femme a dû sentir le poids de son regard car elle lui adresse tout à coup un signe de tête, accompagné d'un sourire d'invite. Prado laisse échapper un juron étouffé : il ne manquerait plus qu'elle lui fasse des avances, elle aussi !

Derniers passagers : les *maniqueros*. Tous célibataires, ils ne conduisent pas les camions. Ils gardent simplement les remorques qui ont été embarquées sans tracteur. En théorie, ils sont chargés de veiller sur le matériel. En pratique, ils ont surtout la réputation de vidanger les réservoirs et de trafiquer avec les indiens du fleuve. Les chauffeurs ne les apprécient guère.

Sur le gril de Prado, la viande grésille doucement. Le *churrasco*, au Brésil, c'est une institution. On engouffre des quantités

astronomiques de viande. Tonio le regarde d'un œil vitreux retourner les énormes brochettes. La bouteille de *cachaça* est déjà plus qu'à moitié vide. Un peu plus loin, on entend s'égrener le rire de la fille à la jupe rouge.

— Ce capitaine, il ne pense qu'à baiser, grommelle Tonio. On ne le voit jamais à la barre. En plus, c'est à croire qu'il a choisi les deux filles les plus moches du Brésil...

— Ça, c'est son problème, lâche Prado. Mais avec deux passagères de plus, la viande va sûrement manquer avant la fin du voyage. Il va falloir aller à la chasse.

— À la chasse ? T'es fou !

— Mais non. Je veux parler de chasse au caïman. Plus haut sur le fleuve, il y en a plein.

— Eh ben, moi, il faudrait me payer cher pour que j'y aille, à la chasse au caïman...

Prado ne répond pas. Lui, il aime ça, la chasse. La traque, la nuit, à la lampe de poche. La poussée d'adrénaline qui s'empare de vous tout à coup quand un œil jaune capte la lumière, au ras des flots. L'animal qui disparaît au fond des eaux quand le harpon s'enfonce dans ses chairs. La corde qui se tend et qu'il faut halier doucement pour ramener la bête à la surface et l'achever. La découverte, enfin, de la proie... Car tant qu'on ne l'a pas hissée à bord de la barque, on n'en sait pas grand-chose : ni la taille, ni la race. C'est toujours une surprise.

— Tiens, sers-toi, dit-il à Tonio en lui tendant une casserole pleine de riz.

— Attends, articule l'autre avec peine, je finis

ma bouteille.

La tête renversée, c'est à grandes goulées qu'il ingère l'alcool. Prado le regarde un instant, puis se détourne : il n'a jamais compris quel plaisir on pouvait trouver à se brûler ainsi la gorge.

Tonio relève enfin la tête. Un haut-le-corps lui échappe, le faisant dangereusement tanguer sur son tabouret. D'une main hésitante, il pose la bouteille vide à ses pieds, manque de s'étaler pour de bon, retrouve enfin maladroitement son équilibre...

— Passe-moi le riz, grogne-t-il. J'ai faim !

Cinquième jour de navigation. La nuit est tombée sur la barge. Elle tombe toujours tôt. Alors pas question de dormir tout de suite. Au contraire. La chaleur de l'après-midi a poussé tout le monde à la sieste. Alors le soir, avec la fraîcheur relative, on retrouve un peu d'énergie. On fait cercle autour des bols de *chimarrão*. On joue aux cartes, aux dominos. On se raconte aussi des histoires. Des histoires de *sucuris*.

Ah, le *sucuri*... Le serpent géant. Le monstre des eaux, auprès duquel l'énorme anaconda ferait presque figure de ver de terre... Prado est intarissable à son sujet.

— Une nuit, commence-t-il en sirotant le *chimarrão*, j'étais installé comme maintenant, sur mon tabouret, au bord de la barge, avec un collègue. On discutait. De tout et de rien. De nos familles qui étaient restées dans le Sud... On voyait la lune se refléter dans l'eau. On entendait les clapotis de l'eau. Le bruit des branches qui

venaient frapper la coque... C'était une nuit comme les autres, quoi. Tranquille. Tiède.

Une pause... Personne ne dit mot. On attend la suite de l'histoire. Prado prend son temps. Il remet de l'eau chaude dans son verre de coloquinte et passe le *chimarrão* à son voisin. Puis il reprend.

— On faisait face à l'eau tous les deux. Et c'est là qu'on l'a vue... Une tête énorme qui est sortie du fleuve. S'est élevée au moins jusqu'à deux mètres avant de replonger. On n'a rien dit. Ni l'un ni l'autre. Mais on s'est regardé... Et on est vite allé se coucher dans les camions avant qu'il n'arrive un accident.

Tous les visages sont tournés vers le fleuve. Bien sûr, on ne voit rien : il fait nuit noire ! Mais en y réfléchissant, on sent comme une présence. Des effluves sucrés... Une brise veloutée qui caresse l'épiderme tout en douceur... mais finit tôt ou tard par donner la chair de poule ! La nuit amazonienne, pour peu qu'on la laisse agir, vous transforme le plus hâbleur des hommes en petit garçon craintif.

C'est pourtant ce soir que Prado va aller chasser. Comme il l'avait annoncé, les portions de viande commencent à réduire. Alors il a fait le tour de la barge et tout le monde s'est cotisé : pour aller chasser le caïman, il faut utiliser l'annexe du bateau pousseur ; l'argent récolté servira à payer le carburant nécessaire.

Tout en buvant le *chimarrão*, il balaie la rive du faisceau de sa lampe torche. D'un mouvement ample du bras, il descend vers l'aval jusqu'à ce

que la lumière se perde dans la nuit, puis repart vers l'amont. On ne distingue rien. Rien que les reflets mouvants de l'eau sous la lune. De temps en temps un bouquet d'herbes hautes qui ondule. Jusqu'à ce qu'une pépite dorée se mette à flamboyer dans l'obscurité : l'œil d'un caïman.

Bientôt, João arrive. Il est Indien ; il connaît la chasse. C'est lui qui tuera l'animal tout à l'heure.

— Tout est prêt. On peut y aller.

Prado hoche la tête. Aspire une dernière gorgée de *chimarrão* et se lève. Il a revêtu un tee-shirt noir pour mieux se fondre dans la nuit. Les deux hommes se dirigent vers le bateau pousseur.

Là, Chiquinho les attend dans la barque à moteur qui sert d'annexe. C'est lui le capitaine : il ne laissera la barre à personne d'autre. Prado et João le rejoignent en silence. Bientôt, les trois hommes et leur embarcation sont happés par les ténèbres.

Prado est à l'initiative de la partie de chasse, c'est donc à lui que revient l'honneur de repérer la proie. Moteur au ralenti, la barque remonte le fleuve tandis qu'il braque le faisceau de sa lampe sur la rive. De nouveau, l'œil du caïman jaillit dans la lumière. Chiquinho manœuvre pour s'approcher. Quand ils sont à trois mètres, João lance le harpon d'un coup sec. Au jugé.

Raté... L'animal a disparu dans les eaux sombres, sans un bruit. Seule une ondulation légère à la surface rappelle qu'il était là quelques secondes plus tôt.

Il faut remonter le harpon dans la barque et continuer la traque.

La pluie se met à tomber. João lève le pouce en souriant : les caïmans sont plus faciles à chasser lorsqu'il pleut. De fait, plusieurs points fluorescents apparaissent bientôt dans la nuit. Trois proies potentielles.

Chiquinho coupe le moteur et laisse la barque finir sa course silencieusement. João a repris le harpon. Il vérifie que la corde est correctement lovée au fond de la barque. Arme son bras. Quelle cible choisir ? Le chasseur se décide pour le premier animal. Il est un peu plus proche ; comme il a tourné la tête, on distingue vaguement le deuxième œil : le tir sera plus sûr.

Le harpon a disparu dans l'eau. Les caïmans aussi. Encore raté ? Non : dans la barque, la corde n'en finit pas de se dérouler, signe que l'animal visé a bien été touché et qu'il tente d'aller se réfugier en eau profonde. Enfin, la corde se tend. Chiquinho laisse le caïman se fatiguer un peu à remorquer l'embarcation puis redémarre le moteur. João et Prado s'arc-boutent alors sur la corde : il faut haler la bête. La forcer à se rapprocher de la rive.

L'animal blessé est revenu à la surface. Coincé entre la barque et la terre, il est à bout de force. Mais la façon dont il s'est débattu a donné aux hommes une idée de sa taille : s'ils arrivent à le ramener sur la barge, il y aura à manger pour tout le monde ! João préfère ne pas prendre de risques : il range son couteau dans son fourreau et s'arme d'une hache. Debout sous la pluie qui continue de tomber, il assure soigneusement son équilibre... et frappe. Le craquement sinistre qui

retentit alors ne laisse aucun doute : la boîte crânienne n'a pas résisté.

Dans un mouvement réflexe d'une rare énergie, le caïman se retourne alors, gueule grande ouverte. Ses pattes avant s'agrippent à l'embarcation : pour un peu, il la ferait chavirer ! João frappe encore. Encore. Et encore... Jusqu'à ce que l'animal, chargé par Chiquinho et Prado, repose inerte au fond de la barque.

Assis, immobiles sous la pluie, les trois hommes regardent leur prise. Deux mètres cinquante environ, un cuir noir qui brille à la lueur de la lampe torche, des dents d'une demi-douzaine de centimètres de long... L'animal inspire le respect. João marmonne quelque chose. Chiquinho se décide alors à remettre le moteur en route. Cap sur la barge.

Au petit matin, tous les passagers se regroupent autour du caïman noir. Posé par terre, près du camion de Prado, il a fière allure. Les flashes crépitent : dans le Sud du Brésil, on a rarement l'occasion de voir de telles bêtes. Mais reste un travail délicat à accomplir : dépecer l'animal. Cette fois encore, c'est João qui s'en charge : il sait comment faire.

Armé de son seul couteau, il commence par entailler le cuir au milieu du dos. C'est difficile : il doit donner de grands coups du plat de la main sur le manche du couteau pour que la pointe accepte de pénétrer la carapace du caïman. Mais à force de pointillés il finit par arriver à ouvrir le cuir sur toute la longueur. Ensuite, il détache la

peau de la viande, la découpe à la base de la tête et à l'extrémité des pattes : il n'y a plus qu'à déshabiller l'ensemble. Le ventre est intact : c'est là que le cuir – très souple – a le plus de valeur.

Enfin, la viande part en cuisine. Sauf la part de Prado : il a sa propre recette et ne laisserait à personne d'autre le soin de préparer son repas. Des oignons, du jus de citron ; la viande est mise à macérer deux ou trois heures puis il la roule dans de la panure et la fait cuire en beignets à l'huile bouillante.

— Tu verras, dit-il à Tonio qui ne le quitte plus depuis le *churrasco*, tu vas adorer !

Tonio ne répond pas. Il y a deux jours, on lui a volé une bouteille de *cachaça*. Depuis, rien ne va plus. Il sait qu'il n'en aura pas assez pour finir le voyage : il est incapable de se rationner. Aujourd'hui, il a entamé la dernière. Chaque fois qu'il la regarde, il se sent triste à en pleurer. Et il en veut à la terre entière. Les beignets de caïman de Prado n'y changeront rien.

Dernier matin sur la barge. La nonchalance qui avait investi le bord depuis le départ semble se désagréger soudain dans une espèce d'impatience enfantine. Tout le monde se prépare à reprendre la route. Enfin, tout le monde... Presque tout le monde ! Les camionneurs, en fait. Pour les autres – l'équipage et les *maniqueros* – l'escale sera brève : dès le lendemain, ils repartiront pour Manaus.

Comme ses confrères, Prado a commencé à remballer ses affaires. Mais le cuir du caïman

restera étalé sur le pont, couvert de gros sel, jusqu'à l'arrivée : il faut qu'il sèche.

Comme tous les jours maintenant, Tonio l'a rejoint avec son tabouret. Mais sans *cachaça*. Il s'est rasé en prévision de l'arrivée et a changé de tee-shirt. Cela suffit à le transformer. Les bras croisés, il regarde le fleuve sans le voir. Prado lui propose son habituel *chimarrão* : l'autre lui jette un regard absent, hésite, puis tend la main. À défaut de grive... Avec un grand soupir, il porte la *bombilla* à sa bouche.

Soudain, des cris s'élèvent vers l'arrière de la barge. Mauro et sa femme se disputent. Ou plus exactement : Mauro s'énerve après elle. Il l'a attrapée par les épaules et la secoue en tous sens en répétant, comme une litanie :

— Qui ? Dis-moi qui !

Un sourire fleurit sur les lèvres de Prado.

— Il y a un *maniquero* qui va passer un sale quart d'heure !

— Un *maniquero* ? s'étonne Tonio. Pourquoi ça ?

— Enfin, réfléchis ! Tu vois bien que la femme de Mauro a couché avec un autre. Et avec qui veux-tu que ce soit, sinon un *maniquero* ?

Tonio se contente de hausser les épaules. Décidément, le *chimarrão* ne remplacera jamais la *cachaça*...

Aujourd'hui, il n'y a pas de repas servi sur la barge. De toute façon, personne n'en voudrait ! Après ces sept longues journées sur l'eau, tous ne rêvent que d'un bon *churrasco a vontade* : un

repas de viande grillée à volonté. Quelques fruits en dessert – il n’y en a pas eu beaucoup au menu pendant le trajet – et les camionneurs pourront reprendre la route, chacun de son côté. Direction Cuiaba pour Prado. C’est à 1 500 km de Porto Velho, dans le Mato Grosso. Là, il remplira son camion d’une livraison à destination de Paranagua, dans le Sud, d’où il repartira pour Recife, tout au Nord-Est. Des milliers de kilomètres en perspective ! Après, seulement, il pourra songer à passer quelques jours chez lui.

Dernière douche à l’eau du fleuve sur le bateau pousseur. La cuisinière, désœuvrée, revient à la charge.

— Tu veux faire un tour dans ma cabine ?

Prado secoue la tête, prétextant des choses à faire sur son camion. Il a un principe : jamais de sexe sur le fleuve. On ne sait jamais comment ça va finir ! D’ailleurs, elle en est où, cette histoire avec Mauro ? Sa femme est assise au bord de la barge, jambes pendantes au-dessus des flots, pensive. Toujours aussi appétissante. Prado ne s’étonne pas que quelqu’un se soit laissé tenter. Quant à Mauro, il semble avoir disparu.

En fait, il est de l’autre côté, en grande discussion avec un groupe de jeunes *maniqueros*. Il est debout et fait de grands gestes. Les autres le regardent à peine et ne lui parlent guère plus. Manifestement, ils attendent juste que l’orage passe. Prado s’amuse un moment à chercher lequel d’entre eux pourrait bien être le fautif, mais aucun n’a l’air plus mal à l’aise que les autres.

Bah, après tout, ce ne sont pas ses affaires...

Porto Velho, enfin ! Le quai est là, juste devant. Il n'y a plus qu'à procéder à l'amarrage. Tous les camionneurs sont venus assister à la manœuvre, pressés de descendre. Encore une fois, Prado et Tonio se retrouvent côte à côte.

— Tu vas pouvoir refaire le plein de *cachaça* ! lance Prado à son acolyte.

— J'en ai bien besoin, marmonne l'autre. Après cette histoire avec la femme de Mauro...

— La femme de Mauro ? Qu'est-ce qu'elle a à voir là-dedans ?

Tonio hausse les épaules, mais un sourire quasi imperceptible lui échappe.

— Quoi ? s'étonne Prado, c'est toi ? Tu as couché avec elle ? Mais tu disais que...

— Que j'avais plus envie, oui, je sais. Et c'est vrai, tu peux me croire ! Mais là, je ne sais pas ce qui m'a pris... Je n'avais plus de *cachaça*, tu comprends ?

Prado le regarde, interloqué. Non, il ne comprend pas ! Quel rapport entre la *cachaça* et la femme de Mauro ? Tonio balaie la question d'un revers de main.

— Laisse tomber... En tout cas, je suis bien content de retrouver la terre ferme. Je ne vais pas faire de vieux os ici, c'est moi qui te le dis !

Mineur

La neige recouvrait tout ce matin-là : les toits des maisons, les pavés de la rue, les pentes du *Cerro Rico*... Tout. Oh, la couche n'était pas bien épaisse : il ne faisait jamais très humide à Potosi. Mais quand même. La neige était là. Et bien là. Fantomatique à la lueur de l'aube.

Debout derrière la porte vitrée, Pablo attendait l'arrivée de Diego : ils montaient toujours ensemble à la mine. Mains dans les poches, sa besace légère à l'épaule, il se dandinait d'un pied sur l'autre. Se surprit à siffloter une *diablada*. Secoua la tête en se morigénant – il était bien temps de penser à danser ! – et se remit à fixer la ruelle.

Enfin, la silhouette de Diego se profila au loin. En soupirant, Pablo remonta le col de son blouson et tira sur les oreillettes de son bonnet. Puis il se jeta dehors, faisant claquer la porte derrière lui. Inutile de la fermer correctement : de toute façon, elle laissait tellement entrer le froid dans l'unique pièce de son logis qu'elle aurait tout aussi bien pu ne pas exister.

— *i Hola, hombre !* Comment ça va, ce matin ? s'exclama Diego en le voyant.

— Ça va, grommela-t-il. Comme toujours.

La discussion n'irait pas plus loin. Elle n'allait jamais plus loin : c'était toujours en silence qu'ils gravissaient les pentes de la montagne. Un silence respectueux. Craintif : on n'était jamais

vraiment sûr de redescendre.

À l'entrée de la mine, ils rejoignirent Pedro, qui les salua d'un mouvement de tête. Ensemble, ils s'assirent sur le banc de pierre. Chacun tira alors de sa besace un petit sac de plastique vert rempli de feuilles de coca. La mastication pouvait commencer.

Personne n'entrait dans la mine sans avoir la joue gonflée d'une boule de coca. Il fallait bien tous ses effets énergisants et coupe-faim pour supporter les longues heures qu'ils allaient passer à l'intérieur.

Une demi-heure de silence plus tard, sans s'être concertés le moins du monde, ils remisèrent le sac presque vide et se levèrent. Chacun alluma sa lampe à carbure, coiffa son casque métallique et se laissa engloutir par la Terre.

Ils n'avaient pas parcouru vingt mètres que la lumière du jour et les bruits de l'extérieur n'étaient déjà plus qu'un lointain souvenir. Avant de continuer plus avant, il convenait de faire un détour par l'ancre d'*El Tío*. Le diable. Maître de la mine et des minéraux. Dieu était tout-puissant à la surface de la Terre, mais ici... Ici, c'était un autre monde.

Devant la statue cornue, ils semèrent quelques poignées de feuilles de coca. Aspergèrent le sol d'un peu d'alcool à 96 °, ce tord-boyaux qui, en vous grillant les neurones, vous aidait à supporter les difficultés de l'existence. Et coincèrent une cigarette allumée entre les lèvres de terre.

Pendant quelques secondes, ils restèrent

debout, silencieux, à fixer la flamme.

— Bon, on y va, lança finalement Pedro.

Il leur fallut près d'un quart d'heure, le long de galeries de moins en moins hautes et de moins en moins étayées, pour rejoindre leur lieu de travail. C'était une minuscule salle dans laquelle sept ou huit hommes auraient tout juste pu se tenir côte à côte. Ils devaient pourtant se débrouiller pour y travailler tous les trois. Encore n'avaient-ils pas à se plaindre : dans cette cavité dont ils distinguaient à peine le plafond, ils ne manqueraient pas trop d'oxygène.

La veille, à la barre à mine, Pedro avait creusé un trou d'une vingtaine de centimètres de profondeur dans la roche. Ensuite, il y avait placé l'explosif et déroulé une mèche de deux mètres de long qu'il avait allumée avant de s'éloigner autant que possible. Évidemment, deux mètres, c'était court. Bien trop court pour être sûr d'éviter les accidents. Mais une mèche plus longue coûtait aussi plus cher. Alors on faisait avec. En espérant qu'*El Tío* serait de bonne composition et ne réclamerait pas sa dose de sang humain.

Les fumées toxiques générées par l'explosion avaient eu toute la nuit pour se dissiper. Maintenant, il fallait décrocher de la cloison les blocs de roche fragilisés par la détonation, les casser, en extraire le minerai qui pourrait être vendu et évacuer les gravats. Un travail de titan et de fourmi à la fois.

Chacun avait son rôle. Pedro était le plus grand.

Le plus musclé aussi. Alors il se chargeait de la première étape : transformer la paroi rocheuse en un tas de blocs plus ou moins gros. Ensuite, c'était au tour de Diego d'intervenir : il cassait les blocs en pierres suffisamment petites pour en déterminer la valeur. Pablo, qui était le moins costaud des trois, se chargeait de les trier et d'évacuer les déchets au fur et à mesure.

Remplir de cailloux le vieux seau en pneu. Parcourir les galeries interminables jusqu'à la sortie. Vider le seau sur le tas de déchets. Revenir au filon. Et recommencer.

Surtout, ne pas réfléchir. Ne pas penser au nombre d'allers-retours nécessaires pour obtenir un tas de gravats suffisamment gros pour être évacué par un camion. Ne pas se demander s'il existait vraiment, ce filon qu'ils s'escrimaient à mettre au jour...

Dans le ventre de la *Pachamama*, il faut juste avancer. Faire un geste après l'autre, en oubliant le temps qui passe.

À chaque fois qu'il atteignait l'extérieur, la lumière crue du soleil obligeait Pablo à fermer les yeux. Sur l'Altiplano, le ciel est d'un bleu d'azur glacé. L'air tellement pur qu'il gomme les distances. Avec la neige qui reflétait les rayons du dieu *Inti*, c'était un choc toujours renouvelé. Un coup au ventre qui le faisait chanceler. C'était presque avec soulagement qu'il rejoignait les autres dans les entrailles de la mine.

L'après-midi était entamée lorsque Pablo et

Diego éteignirent les lampes à carbure. Pedro allait continuer sans eux, jusqu'à l'explosion qui clôturerait sa journée.

D'un pas alerte, en plaisantant, les deux garçons rejoignirent le campement. On se sentait toujours plus léger sur le chemin du retour. Comme surpris d'être encore vivant. Conscient que la chance avait été là toute la matinée.

Passant devant une chapelle, les garçons enlevèrent leur bonnet et se signèrent. Soulagés de retrouver l'univers de Dieu.

— À demain ! lança Diego lorsqu'ils arrivèrent devant chez Pablo.

— À demain ! répéta son ami.

S'engouffrant dans la pièce qui lui servait de maison, Pablo jeta sa besace sur une chaise. Se changea rapidement. Avala une banane (c'était tout ce qu'il avait à manger), attrapa un sac bourré de livres et repartit au pas de course.

Sur les pavés, la neige avait commencé à fondre. À plusieurs reprises, il faillit tomber. Se rattrapa de justesse en pestant contre les semelles usées de ses chaussures. Monsieur Urbano allait encore se moquer de lui, il en était sûr.

Dans un dernier dérapage, il poussa la lourde porte de bois sculpté. Traversa la cour silencieuse. Monta quatre à quatre les escaliers...

Il était en retard, comme d'habitude.

Reprenant son souffle, il s'arma de courage. Posa la main sur la poignée de la porte et l'ouvrit.

Dans la pièce, plus de quarante enfants étaient installés, attentifs. Sans bruit, il se faufila jusqu'à sa place.

— Alors, Montecinos, lança le professeur, narquois, tu as encore prolongé la sieste ?

Le Vieux qui lisait dans le sable

La traversée du Niger, depuis les quelques maisons perdues dans le sable d'Assamakka jusqu'aux rues grouillantes de vie de Niamey, la capitale, m'ont peu à peu permis de faire connaissance avec l'Afrique Noire. Le baptême du feu, à Arlit, avait pourtant été violent. Après les immensités solitaires du Sahara, l'arrivée dans cette petite ville s'était apparentée à une paire de gifles. Du bruit, des couleurs, de la musique, des rires... Des grappes d'enfants qui se suspendaient à nos pas... Le changement avait été trop radical. Mais petit à petit, j'avais apprivoisé cette exubérance. Et la nuit africaine, chaude et toujours pleine de vie, m'avait définitivement conquise.

En entrant au Burkina Faso, nous avons fait une pause à Kantchari. De là, une piste improbable court en direction du nord-est jusqu'à frôler la frontière, à Dubiti. Peu de véhicules l'empruntent. Tout au plus un 4x4 ou un camion de temps en temps. C'est à peine plus qu'un chemin sinueux tracé dans la savane. Une piste sablonneuse au milieu de l'herbe sèche. Peu d'arbres alentours, hormis quelques baobabs tendant vers le feu du ciel leurs branches aux allures de racines. Il y a comme un arrière-goût de désert dans ce paysage-là.

De loin en loin, une concession vient pourtant rappeler que la région n'est pas inhabitée. Toutes rondes, elles se ressemblent comme des gouttes

d'eau. Chacune se compose de plusieurs cases – rondes, elles aussi – au toit pointu, disséminées comme au hasard dans un espace délimité par un muret de torchis. Aucune porte nulle part : toutes les cases donnent sur la cour. Quant à l'ouverture dans le muret qui permet d'accéder à l'intérieur de la concession, elle n'est fermée à la nuit venue que par quelques branches d'épineux qui empêchent le bétail – des chèvres faméliques – de s'éloigner des habitations.

Tôt le matin, les concessions sont pleines d'animation. Le bêlement des chèvres se mêle aux cris des enfants. Les femmes s'activent à piler le mil dans les mortiers. Mais en ce début d'après-midi, tous semblent assoupis. Comme écrasés par la chaleur. Rendus muets par le poids des rayons solaires.

Dans un tel environnement, le bruit du moteur résonne comme une agression. Il n'a tout simplement pas sa place. Nous décidons donc d'immobiliser la voiture sur une esplanade de poussière, à quelques mètres de la route. Autour, quelques concessions silencieuses semblent nous remercier d'avoir mis fin à ce vacarme. La sérénité millénaire de la savane nous entoure, accueillante et protectrice. Il est temps de faire la sieste...

Lorsque nous nous réveillons, une nuée d'enfants entoure la voiture. Leurs grands yeux noirs nous dévisagent et des éclats de rire sonores ne tardent pas à s'échapper de leur

gorge.

— *Toubabou ! Toubabou !*

Des filles se sont mises à danser en frappant dans leurs mains, comme si nos paupières levées avaient donné le signal d'une fête. Un garçonnet me regarde fixement, comme tétanisé. Je lui souris : ses yeux s'écarquillent. Un autre le pousse vers moi en riant. Le petit ne veut pas ; il tente de reculer. Mais rien à faire : il est porté par le groupe. Je m'accroupis à sa hauteur et tente un « bonjour ! » rieur. Pas de réponse. Les autres semblent pourtant l'encourager. Dans leurs exclamations, le mot *toubabou* revient sans cesse.

De l'autre côté de la voiture, le niveau sonore est encore monté d'un cran : les enfants font cercle autour de Rémi en le montrant du doigt. Comme nous échangeons un clin d'œil, je sens une petite main légère se poser sur ma tête : c'est le petit garçon intimidé. Je l'ai lâché du regard : cela a suffi pour qu'il prenne enfin confiance.

Plus tard, un jeune homme nous expliquera les raisons de l'étonnement des enfants : les cheveux longs de Rémi – du jamais vu sur un homme ! – et les miens, jaunis par le soleil, d'une couleur à tout le moins surnaturelle...

Portés par le groupe, nous nous dirigeons vers l'une des concessions. En cette fin d'après-midi, la vie y reprend tranquillement son cours. Les femmes s'activent autour du foyer. Les hommes palabrent à l'ombre d'un grand arbre. Les enfants

les plus jeunes – qui ne nous ont pas rejoints à la voiture – jouent dans la poussière.

À notre arrivée, l'un des hommes se lève pour nous accueillir. Encore jeune, il est habillé à l'europpéenne et coiffé d'une casquette qui ne dépareillerait pas dans nos campagnes françaises. Manifestement, c'est le chef de la maisonnée. Il nous invite à nous asseoir à ses côtés. Son sourire de bienvenue découvre largement des dents taillées en pointe, selon la tradition locale de l'ethnie gourmantché.

— Vous devez avoir soif, dit-il simplement.

Pas le temps de répondre que déjà une jeune fille s'approche. Torse nu, un pagne multicolore autour de la taille, elle avance, les yeux baissés. Se plie en deux pour balayer le sol à nos pieds et dépose deux verres. Derrière elle apparaît alors un jeune garçon. Il lui tend un bidon en plastique rempli de bière de mil. La jeune fille se plie de nouveau en deux, nous révélant le dessin compliqué des nattes tressées sur sa tête, et remplit nos verres. Puis elle disparaît.

D'un sourire, l'homme nous encourage à boire.

— Et vous ? s'étonne Rémi. Vous ne buvez pas ?

L'homme secoue la tête.

— Plus tard.

— Nous n'allons pas boire seuls !

L'homme sourit de nouveau. S'incline légèrement et lance quelques mots à son voisin. Bientôt, la jeune fille est de retour avec un troisième verre déjà rempli qu'elle tend à notre hôte. Celui-ci se tourne alors vers nous.

— À votre santé ! comme on dit chez vous.

Niam est un sage. Après des études de droit en Europe, il a choisi de revenir chez lui, à Dubiti, et de vivre simplement, du travail de la terre. Il pratique le brûlis, comme tous ses concitoyens, mais de manière raisonnée. Il ne brûle pas n'importe quoi, n'importe comment. Surtout, il ne brûle pas plus que nécessaire.

— Le feu purifie la terre, nous explique-t-il. Mais d'abord, il la blesse. Il ne faut pas l'oublier.

C'est le Vieux qui l'a aidé à prendre cette décision. Cela n'a pas été facile. Ses parents n'ont pas compris : il avait eu la chance d'aller étudier en Europe, avait connu ce paradis où l'eau ne manque jamais – on disait même qu'elle arrivait directement dans les maisons ! – et où le travail d'un seul homme pouvait nourrir tout un village, pourquoi vouloir revenir à Dubiti et affronter le sable qui envahit jusqu'aux derniers recoins des cases ?

Mais le Vieux avait parlé. Il avait lu dans le sable que la vie de Niam était ici. Alors tous s'étaient inclinés, pour son plus grand soulagement.

— Vous aussi, vous allez le consulter, nous dit-il. Vous ne vous êtes pas arrêtés ici, près de ma concession, par hasard : je suis le seul à parler français au village. C'est un signe ! Et les signes, il n'y a que le Vieux pour les déchiffrer correctement. Venez !

D'un mot, Niam fait lever tous les enfants qui s'étaient accroupis autour de nous. Ils s'égaillent

dans la cour comme une volée de moineaux apeurés et nous regardent passer, immobiles et silencieux, avec respect.

À longues enjambées souples, notre guide se dirige droit vers la voiture que nous avons stationnée au pied d'un baobab, la contourne et s'engage sur un sentier. Plus qu'un sentier, la trace du passage de milliers de pieds nus qui ont tassé la terre et le sable. En file indienne, nous avançons en silence, chacun plongé dans ses rêves, ses souvenirs, ses interrogations... Où Niam nous mène-t-il ? À quelle distance ? Qui est le Vieux ? Les réponses viendront en temps utile. Pour l'heure, il n'y a qu'à marcher. Apprécier la douceur de cette fin d'après-midi et la confiance témoignée par notre hôte à notre égard en nous guidant sur ses terres ancestrales.

Le soleil est déjà bas sur l'horizon lorsque, pour la première fois, Niam prend la parole.

— Vous voyez cet arbre, là-bas ? dit-il en tendant son bras. C'est là que nous allons.

L'arbre est immense. Couvert de feuilles. Avec un tronc bien droit. Rien à voir avec les quelques baobabs que nous avons vus sur le trajet. Il se trouve au beau milieu d'un champ de sorgho. Enveloppé – comme protégé – par les cultures.

Toujours en file indienne, nous nous frayons un passage parmi les plantes qui m'arrivent aux épaules et finissons par déboucher sur une petite esplanade poussiéreuse. Niam s'arrête et frappe dans ses mains pour signaler notre présence.

Au pied de l'arbre, il y a une minuscule case

montée sur des pilotis d'un mètre de haut. La porte – ou plutôt l'ouverture, car il n'y a pas de porte pour la fermer – permet tout juste d'y entrer à quatre pattes. Par terre, un vieux mortier semble abandonné. Autour, des poules font les cent pas en picorant vainement dans la poussière.

Bientôt, une tête apparaît. Toute ridée. Recouverte de cheveux crépus blancs. C'est le Vieux. Lui aussi a les dents taillées en pointe. Sec et noueux, il saute à terre avec une agilité étonnante et nous nous retrouvons tous les quatre assis à l'ombre.

Dans un silence total, presque irréel, le Vieux se met à balayer le sable à côté de lui. Du plat de la main, il décrit un arc de cercle depuis ses jambes jusqu'à l'un des pilotis de sa maison. Revient vers lui en lissant le sable un peu plus loin. Et recommence. Encore. Et encore. Il est assis, les jambes tendues, les yeux à demi fermés, et ses mouvements lents de va-et-vient semblent interminables. Enfin, il s'arrête et se tourne vers nous, l'œil interrogateur. Niam et lui échangent quelques mots. Rémi et moi sommes curieux de savoir de quoi il retourne :

— Je lui ai juste expliqué comment vous étiez arrivés là. Ça lui suffit. Il saura trouver ce qui est important pour vous.

Le Vieux nous sourit et se lance avec notre compagnon dans une discussion animée qui contraste étonnamment avec le silence qui a précédé. Ses doigts, qui semblent désormais animés d'une vie propre, courent dans le sable

sans qu'il s'en préoccupe le moins du monde. Comme si, après le temps de la concentration, lors du balayage méthodique du sol, était venu le temps de se laisser guider par les esprits. Fascinés, nous ne quittons pas des yeux cette drôle de danse...

Bientôt, quatre lignes courbes plus ou moins parallèles sont apparues. Chacune d'entre elles est en fait une succession de pointillés tracés dans le sable. Le Vieux cesse alors de discuter. Manifestement, il compte les pointillés. Y en a-t-il un nombre pair ou impair sur chaque ligne ? À cet ensemble de quatre informations correspond un signe. Une combinaison de traits et de points soigneusement dessinée à deux doigts dans le sable et – en quelque sorte – mise de côté.

Effaçant rapidement les lignes qu'il vient de tracer, le Vieux se remet à balayer méthodiquement le sable. La lenteur de ses gestes lors de cette étape contraste de nouveau avec l'agilité aérienne de son écriture...

Quatre passages sont nécessaires, chacun aboutissant à un signe. Ceux-ci semblent être ensuite « déclinés » selon une logique connue de lui seul pour aboutir à un unique signe final. Les yeux rivés dessus, tout en balayant machinalement le sol de sa main ridée, le Vieux réfléchit. Puis il se gratte le menton. Hoche la tête. Et parle.

— Vous êtes là pour nous connaître. Pour apprendre, comme Niam, quand il est allé étudier dans votre pays. Vous allez trouver ce que vous cherchez. Faire un grand tour en Afrique. Et

rentrer chez vous. Sans problème.

De nouveau, il observe les signes. Puis se tourne vers moi.

— Dans un mois, tu vas recevoir une grande nouvelle. Une très grande nouvelle. Importante.

Un silence, puis :

— Tes parents sont vivants ? Ton père et ta mère ?

— Oui, réponds-je un peu surprise, attendant la suite.

Mais il n’y aura pas de suite. Hochant la tête sans plus de commentaires, le Vieux efface d’un revers de main les traces de sa méditation. Niam se relève : l’entretien est terminé.

Sur le chemin du retour, Rémi et moi ne pouvons nous empêcher d’échafauder toutes sortes de suppositions. Le Vieux a parlé d’une nouvelle importante. Mais quel genre de nouvelle ? En rapport avec ce voyage que nous sommes en train de faire ou pas du tout ?

— Il a dit qu’on allait trouver ce qu’on cherche.

— Et on cherche quoi, à ton avis ?

— Ben, je ne sais pas trop...

Dès notre retour, je dois aller travailler en Suisse. Mon contrat n’est pas encore signé. Se pourrait-il que cette grande nouvelle ait un lien avec cet emploi ?

Niam n’intervient pas dans la discussion : il se contente de sourire.

— Qu’est-ce que tu en penses ? lui demande Rémi.

— Ce que je pense n’a aucune importance,

répond-il. Le secret du Vieux, c'est ça : vous amener à vous poser des questions auxquelles vous n'auriez peut-être pas pensé auparavant. Et vous donner des éléments de réponse que vous comprendrez en temps voulu.

— Dans un mois ?

Je n'ai pas pu m'empêcher de laisser percer un peu d'ironie dans ma voix. Niam ne la relève pas.

— Dans un mois, oui.

Plusieurs semaines ont passé. Combien exactement ? À vrai dire, je ne sais pas du tout. Dubiti est déjà loin dans mes souvenirs et la curiosité suscitée par les paroles sibyllines du Vieux a fini par s'estomper. Nous avons continué à voyager et à faire des rencontres, toutes plus étonnantes et enrichissantes les unes que les autres. Comment retenir l'intensité de tous ces instants ?

Nous voilà désormais au Togo. Très exactement à Lomé, la capitale. Le décor est bien différent. Certes, le sol de la cour est toujours sablonneux. Mais la maison est en dur – il y a même la climatisation – et un grand portail métallique la sépare de la rue. Allongés dans des hamacs, à l'extérieur, nous écoutons, sur les ondes courtes, Radio France International.

Il est question de grèves à la poste, en France. Près d'un mois que le courrier ne serait plus distribué ! Mes parents doivent commencer à s'inquiéter : le départ de leur petite dernière pour l'Afrique, cette terre dont ils ne connaissaient rien, n'avait pas été pour les rassurer. Alors sans

nouvelles depuis un mois...

— Passe-leur un coup de fil ! propose Rémi.

Le temps d'aller jusqu'à la poste centrale et de trouver un téléphone permettant de joindre l'étranger, la voix familière de ma mère retentit bientôt à mes oreilles. J'en éprouve un plaisir dont la fulgurance me couperait presque la parole, mais n'ai pas le temps de m'appesantir sur mes émotions : il faut donner des nouvelles. Rassurer tout le monde.

— Et vous, ça va ?

Un silence étrange me répond. Puis cette phrase :

— Ton père est mort la semaine dernière.

Comme un coup violent dans l'estomac.

En un éclair, tout me revient : le Vieux, ses dessins dans le sable, sa question sur mes parents, la grande nouvelle qu'il m'avait promise... J'avais oublié ; je n'aurais pas dû.

Anandi, mon amour

Le jour se lève à peine sur l'antique Ceylan, la larme de l'océan Indien. Pourtant, Anandi et sa mère sont déjà debout. La jeune fille est anxieuse mais fait son possible pour n'en rien laisser paraître : cette journée qui débute n'est-elle pas censée être la plus belle de sa vie ? Aujourd'hui, elle va épouser Nambi. Nambi Rajeswary.

Depuis qu'elle connaît son nom, elle se le répète inlassablement. Comme si le fait de l'entendre rouler à ses oreilles, frémir sous sa langue, pouvait l'aider à comprendre l'homme.

De cet inconnu, elle ne sait rien. Tout ce qu'elle sait, c'est qu'il a accepté la pauvre dot que ses parents avaient à offrir. Quelques bijoux, des coupons de tissu, et ce lopin de terre au bord de la lagune, à l'ouest de Batticaloa. Elle lui en est reconnaissante : ainsi, son frère aîné ne devra plus attendre pour se marier. Jusqu'à présent, il ne pouvait pas fonder une famille : il devait travailler pour offrir à sa sœur la meilleure des dots possible...

Dans le cœur d'Anandi, une tendresse est née pour Nambi. Nambi qui va l'épouser, l'emmener dans sa famille comme un cadeau, la chérir et lui donner des enfants. Une vague d'allégresse soulève la jeune fille ; elle adresse un sourire lumineux à sa mère.

— Sois heureuse, maman, s'il te plaît !

Mais comment une mère pourrait-elle être heureuse à l'idée de laisser sa fille chérie quitter

la maison qui l'a vue grandir ? Sindhu a bien du mal à répondre au sourire de sa fille.

— Allons, la gronde-t-elle, arrête de rêvasser. Il y a du travail. La journée va être longue.

Anandi éclate de rire et s'éloigne en chantonnant, ses pieds nus effleurant la terre.

Assise sous le voile nuptial, la jeune fille a fermé les yeux pour mieux appréhender les sons et les odeurs. Dans la pièce où elle attend, on a mis à brûler des bâtonnets d'encens. Musc et jasmin. Les pétales de rose disposés sur l'autel familial dispensent eux aussi leurs effluves sucrés. Anandi s'emplit les narines de ces senteurs familières. La terre a l'odeur particulière de la cendre : ici, on cuisine au feu de bois et le sol s'en est imprégné.

Un coup de gong retentit et Anandi a soudain l'impression que son cœur va s'arrêter. Mais non, au contraire. Il repart de plus belle, de plus en plus fort. Comme s'il allait faire voler en éclats sa cage thoracique ! Ce silence... Elle sait, pour avoir déjà assisté à des mariages, que son père est allé se porter à la rencontre de son fiancé. Celui-ci a dû arriver, comme le veut la tradition, accompagné de quatre hommes qui resteront devant la porte de la cour jusqu'à ce que l'union ait été célébrée.

Des clochettes se mettent à tinter. Nombreuses. Toutes les femmes de la noce en portent, accrochées à leurs bracelets de chevilles. Leur son aigrelet se rapproche et s'amplifie au fur et à mesure que la pièce se remplit. Anandi sait que sa

mère, ses voisines, ses amies, se sont assises à ses côtés, formant un cercle ouvert jusqu'à la porte. Elle ferme les yeux encore plus fort, comme si cela devait lui permettre de mieux entendre. Nambi arrive ! Et son cœur cogne trop fort dans sa poitrine pour qu'elle puisse entendre le bruit de ses pas...

Une main a saisi la sienne, sous le voile nuptial. Ce doit être celle de son père. Il va symboliquement la remettre à son mari. Anandi est submergée par les émotions. La joie de se marier, l'angoisse de quitter ses parents, l'espoir d'une nouvelle vie, l'appréhension d'intégrer une nouvelle famille, l'excitation suscitée par l'inconnu... Sous ce voile, elle se sent comme dans l'eau : à la fois oppressée par le manque d'oxygène et tellement légère.

La cordelette nuptiale s'enroule désormais autour de son poignet. Elle ne sera déliée que lorsque le couple aura rejoint sa nouvelle demeure. D'ici là, ils seront inséparables.

— Anandi ?

— Oui, père ?

— Regarde ton époux.

Tout à coup, la jeune fille hésite. Elle a tellement attendu cet instant... Mais si elle était déçue ? Si l'homme en face d'elle avait l'air fourbe ou cruel ? Quelle que puisse être sa désillusion, surtout, elle ne doit rien en laisser paraître.

Prenant une longue inspiration – comme si elle devait plonger au fond de la lagune et ne plus jamais remonter – Anandi soulève le voile de sa

main libre. Aussitôt, des cris de joie s'élevèrent tout autour d'elle et les femmes entonnent les chants traditionnels qui vont s'enchaîner toute la journée. Électrisée par ces voix suraiguës – et peut-être aussi par le breuvage inconnu que sa mère lui a demandé de boire juste avant la cérémonie – Anandi arbore un sourire éclatant. Elle se sent étourdie, proche de la transe. Mais si seule.

L'homme qui se tient en face d'elle n'est ni beau, ni laid. Il n'a rien de vraiment particulier, si ce n'est qu'il ne la regarde même pas. Et qu'il est désormais son mari.

Nambi Rajeswary. La jeune fille répète son nom dans sa tête, espérant faire renaître la tendresse qui l'habitait le matin même. Mais à la place de celle-ci, il n'y a plus que du vide.

— Anandi ! Le riz n'est pas cuit comme il faut ! Mais tu ne sais donc même pas faire la cuisine ?

Debout aux côtés de son mari, les mains jointes derrière le dos, la jeune femme baisse la tête humblement : c'est ainsi qu'une épouse doit agir. Elle a souvent vu sa mère dans cette posture, l'échine courbée par le poids des soucis et des reproches. Elle n'avait pas imaginé que ce serait si vite son tour.

En arrivant dans sa nouvelle maison, elle a tout de suite compris qu'elle n'y était pas la bienvenue : c'est tout juste si sa belle-mère a daigné répondre à son salut avant de lui tourner ostensiblement le dos. Ensuite, Nambi a dénoué la cordelette et lui a indiqué la cuisine.

— Va préparer le repas. Je serai là dans une

heure.

Il était rentré trois heures plus tard, passablement éméché d'avoir fêté l'arrivée de son épouse avec tous les voisins. Avec un grand rire, il l'avait entraînée dans la chambre, où il n'avait pas tardé – son désir assouvi – à s'endormir sur elle.

Depuis ce funeste jour, six mois ont passé. Anandi n'a eu qu'une fois l'occasion de rentrer chez elle. Sindhu ne lui a posé aucune question : elle sait bien ce que le mariage signifie pour une jeune fille tamoule de la campagne. Elle s'est contentée d'ouvrir grand les bras pour accueillir ses sanglots. Combien de temps sont-elles restées ainsi, enlacées, la mère caressant tendrement les cheveux de sa fille ? Anandi ne saurait le dire. Mais lorsqu'elles se sont séparées, c'est sur le ton de la prière que Sindhu a parlé.

— Sois heureuse, ma fille, s'il te plaît...

Anandi s'est figée. Sa mère savait donc comment les choses allaient se passer. Et elle ne lui a rien dit ! Elle l'a laissée rêver d'un bonheur sans tache, à l'odeur de jasmin, au goût de rose... Mais elle savait que son mariage, au lieu de l'amener vers une vie heureuse, marquerait pour elle la fin de l'insouciance et de la joie.

— Tes enfants feront ton bonheur, ajoute Sindhu.

— Et lorsqu'ils seront partis ? ne peut s'empêcher de demander Anandi.

Nambi n'est pas plus mauvais qu'un autre. Mais il ne l'a pas épousée par amour. D'ailleurs, qui se marie par amour dans ces campagnes ? Personne.

On se rassure en se disant que la tendresse – au moins – finira par naître entre les époux. C'est ainsi ; on n'y peut rien. Une tradition millénaire qu'il ne viendrait à l'esprit de personne de contester. Nambi est pauvre ; il ne possédait pas assez de terres pour nourrir une famille. C'est pour cela qu'il a choisi Anandi, et pour cela seulement : dans sa dot, il y avait ce terrain, près de la lagune, parfait pour la culture du riz. Il en a déjà tiré une bonne récolte, qu'il a fêtée en offrant un bracelet d'argent à sa jeune épouse. Sa mère est alors entrée dans une rage folle, l'accusant de dilapider leur maigre patrimoine pour les beaux yeux de l'étrangère. Anandi n'a pas oublié ce moment, lorsque les yeux noirs se sont vrillés aux siens, brûlant de haine.

— Ta mère ne m'aime pas, s'est-elle aventurée à dire à son mari ce soir-là.

— Tu exagères ! a-t-il répondu en dodelinant de la tête. Elle a peur de manquer, c'est tout ! C'est la première fois que je récolte autant de riz ; elle n'a pas l'habitude.

La vie a continué dans la petite maison de terre.

Nambi passe le plus clair de son temps à l'extérieur : lorsqu'il ne travaille pas aux champs, il est avec les autres hommes. Alors Anandi se retrouve seule. Avec sa belle-mère qui la fait trimer de l'aube au crépuscule et l'accable de reproches presque aussi longtemps... Les courses au marché représentent pour elle l'unique occasion de s'évader. Elle s'y promène toujours un peu, sans véritable but, prétextant la nécessité de

choisir les produits les moins chers – mais de qualité – pour faire durer la sortie. Elle y croise d'autres jeunes femmes comme elle. Parfois elle se demande comment elles vivent. Ce que cachent leurs sourires. Se sentent-elles, elles aussi, emprisonnées dans un tunnel ?

Le retour n'est jamais facile. Il lui faut prendre une longue inspiration avant de pousser la porte de la maison et de recevoir en pleine figure les mots de sa belle-mère. Toujours les mêmes :

— Dépêche-toi un peu ! Nambi ne va pas tarder.

Accroupie dans la cuisine, Anandi craque une allumette et prend soin de relever ses manches avant d'allumer le réchaud à pétrole : son *shalwar kameez* brûlerait comme un rien si d'aventure une flamme venait à le lécher. C'est le moment que choisit sa belle-mère pour entrer dans la maison, les bras chargés du linge qui vient de sécher au soleil. Anandi est déséquilibrée. Une exclamation lui échappe. L'allumette aussi.

— Tu ne peux pas faire attention ? gronde la marâtre.

Piquée au vif, la jeune fille relève la tête, prête à se défendre : comme si c'était de sa faute ! Mais à quoi bon tenter de s'expliquer ? De toute façon, elle aura toujours tort. Détournant son regard de la mère de son époux, elle reprend sa tâche.

Au retour de Nambi, le curry n'est pas prêt : il faut croire qu'elle a flâné trop longtemps au marché ce matin... Comme tout mari qui se

respecte, l'homme se fâche.

— Comment ça, le curry n'est pas prêt ? Et qu'est-ce que tu as fait de ta matinée ? Tu crois que je me suis amusé, moi ? J'ai trimé comme un bœuf dans la rizière depuis le lever du soleil. Et quand je rentre à la maison, je n'ai même pas de quoi manger !

Anandi continue à s'affairer, pliée en deux, sans le regarder. C'est ce qu'il faut faire, d'habitude, pour que l'orage passe. Mais aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres. Nambi l'attrape par le bras et l'oblige à se relever.

— Regarde-moi quand je te parle !

La jeune fille se remémore soudain le jour de ses noces. L'allégresse de ce matin ensoleillé. Ses illusions. Où sont donc passés ses rêves d'une union amoureuse ?

— Je ne t'ai pas épousée pour te nourrir à rien faire. Dépêche-toi un peu.

Penchée au-dessus du feu, Anandi sent des larmes perler à ses paupières. Elle essaie de se convaincre que c'est la fumée qui les a fait naître.

Aujourd'hui encore, la mère de Nambi l'a bousculée alors qu'elle s'apprêtait à allumer le réchaud à pétrole. À croire qu'elle le fait exprès. Anandi se remémore cette histoire que sa mère lui avait racontée un jour. Il y a longtemps. Dans une autre vie. Avant son mariage...

Une femme avait brûlé vive dans un petit village de l'intérieur. Elle préparait le repas lorsque le feu avait pris à ses vêtements. Le tissu synthétique s'était embrasé en quelques

secondes. Elle avait beau eu se rouler par terre, son mari avait beau eu l'asperger d'eau aussi vite que possible, elle n'avait pas survécu. Ce tissu fin et coloré, si fluide qu'il suit le moindre des mouvements et vous donne la démarche d'une reine avait été son tombeau.

Toute la famille avait pleuré. La tragédie avait fait le tour de la région. Mais on racontait aussi qu'en réalité, si le feu avait pris aussi vite, c'est que la femme avait été aspergée de pétrole par sa belle-mère.

Anandi ne sait pas pourquoi cette histoire lui revient justement maintenant. Mais la peur vient s'emparer d'elle. Sa belle-mère ne l'aime pas ; elle n'en a jamais fait mystère. Elle lui en veut de lui avoir « volé » son fils. De l'avoir fait basculer du côté des vieilles femmes. D'avoir apporté avec elle la rizière qui leur permet de se nourrir mieux que jamais auparavant. Au fil du temps, la rancune s'est convertie en haine. Pourrait-elle devenir dangereuse ?

— À quoi rêves-tu ? Tu vas te brûler les doigts !

L'apostrophe de sa belle-mère ramène la jeune femme à l'instant présent. Et le présent, c'est cette allumette qu'elle a craquée machinalement et dont la flamme ne va pas tarder à lui lécher la peau. Allons, un peu de bon sens : si sa belle-mère l'interpelle pour éviter qu'elle se brûle le bout des doigts, il ne lui viendrait sûrement pas à l'idée de l'immoler par le feu !

Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de Nambi. Anandi s'est levée très tôt – avant même le lever

du jour – pour aller au temple faire ses offrandes de fleurs. La journée doit être parfaite ! Sur le chemin du retour, elle se sent d'humeur légère. La fraîcheur de la terre sous ses pieds nus, la lumière rosée de l'aube qui se reflète dans la lagune, le chant des oiseaux qui l'accompagne... L'uni-vers entier semble n'avoir qu'un seul but : la remplir d'allégresse !

À son arrivée, Nambi est déjà parti à la rizière. Comme souvent, il n'a pas déjeuné. Il dit qu'il travaille mieux, le ventre vide. En réalité, ils n'ont pas assez pour faire trois vrais repas par jour et Nambi ne veut pas jeûner le soir, comme les femmes.

Toute la matinée, un bonheur discret semble flotter sur la maisonnée. Anandi se surprend même à rire devant le spectacle d'un jeune chevreau qui tente gauchement de se hisser sur ses quatre pattes. Et quelle n'est pas sa surprise en constatant que sa belle-mère, bien loin de la rabrouer pour cet éclat sonore, dodeline de la tête en souriant ! Décidément, la vie est belle...

Deux jours plus tard, Sindhu arrive au chevet de sa fille, à l'hôpital de Batticaloa. Elle est au service des grands brûlés, isolée avec deux autres pestiférés au fond d'un vieux bâtiment délabré. Ici, on n'aime pas les brûlés. Ils sentent mauvais et le malheur est sur eux. Les infirmières rechignent toutes à s'en occuper.

C'est vrai que l'odeur est quasi insupportable. Sindhu ne laisse pourtant rien paraître de son dégoût lorsqu'elle s'assied auprès de l'amas de

chair brûlé qui a été sa fille. Sa douce petite Anandi... La moitié droite de son visage a été épargnée mais sa bouche est toute déformée. Elle n'arrive pas à sourire. Le simple fait de respirer semble lui faire souffrir le martyr.

Sindhu porte les mains à sa bouche pour retenir le cri d'horreur et de désespoir qui monte de ses entrailles. Anandi... Comment en est-elle arrivée là ? Que s'est-il passé ?

La jeune femme articule difficilement.

— Tu te souviens, Maman, cette histoire que tu m'avais racontée... La femme qui avait été brûlée par sa belle-mère...

Le sang de Sindhu ne fait qu'un tour. Elle se relève d'un coup, l'œil flamboyant de colère.

— Quoi ? C'est ce qui s'est passé ? C'est elle qui t'a fait ça ?

Anandi essaie de secouer la tête en signe de dénégation, mais la brûlure de son cou la fait trop souffrir.

— Non, souffle-t-elle en fermant les yeux. Ce n'est pas elle. C'est moi.

— Toi ?

Sindhu ne comprend plus. Sa colère retombée aussi vite qu'elle était née, elle se laisse retomber sur sa chaise.

— C'était l'anniversaire de Nambi, explique Anandi. J'avais tout fait pour que ce soit parfait. Même sa mère avait l'air contente de moi... Et puis il est arrivé. Plus tard que d'habitude. Il avait bu avec ses amis.

La voix de la jeune femme s'éteint et une grimace de douleur déforme son visage torturé.

Sindhu sent son estomac se nouer à ce spectacle. Toute cette souffrance inutile et injuste ! Mais la voix brisée s'élève à nouveau.

— Il a trouvé le curry trop froid. Il a jeté les fleurs de jasmin par terre. Il a dit que je n'étais bonne à rien... Alors j'ai pris le bidon de pétrole, je l'ai vidé sur moi et j'ai mis le feu.

Sindhu en croit à peine ses oreilles. Une tentative de suicide ! La disgrâce absolue... Comment Anandi a-t-elle osé jeter ainsi le discrédit sur sa famille ? Ce n'est pas comme cela qu'elle l'a élevée ! La colère lui revient. Une colère froide, tranchante. Elle se lève et, se dirigeant vers la sortie, jette sans se retourner :

— Tu n'es plus ma fille.

LA FILLE DU TRAUCO

Il pleut sur Chiloé, la grande île du Sud chilien. Quoi de plus normal ? Ici, on a l'impression qu'il pleut toujours... De grosses gouttes qui frappent les maisons de bois sans discontinuer, du matin au soir, sous un ciel gris qui pèse sur le village comme un couvercle. Dans un tel environnement, on se sent comme emprisonné derrière des barreaux liquides. L'humidité s'incruste partout : dans les maisons, dans le corps, dans le cerveau. On en perd jusqu'au souvenir du soleil. Jusqu'à l'envie de sourire.

Rosa Maria se surprend à courber l'échine lorsqu'elle sort de chez elle pour se rendre au port. Comme si une main invisible la forçait à se plier en deux. Pourtant, elle avance. Sans réfléchir. La tête couverte d'un foulard, de lourdes bottes aux pieds, elle arpente la rue déserte. La pluie lui cingle le visage, ses traînées lézardent le paysage qui semble parfois disparaître derrière un rideau opaque. La Pointe de la Madone n'est même plus visible.

Fichue pluie...

Enfin, elle discerne le minuscule marché aux poissons. Couvert, bien sûr : tous les marchés sont couverts, à Chiloé. C'est obligé. On ne pourrait pas tenir des heures, comme ça, sous la pluie.

Les pêcheurs sont déjà partis. Il ne reste plus que les déchets de la vente. Plusieurs chiens sont en train de se disputer des entrailles de poissons.

Rosa Maria les envoie promener d'un coup de pied bien placé : elle ne va quand même pas passer après eux ! La fille du Trauco ne vaut peut-être pas grand-chose, mais il ne faut pas exagérer.

En fouillant dans le tas d'ordures, la jeune fille met la main sur quelques minuscules poissons. Du menu fretin quasi inutilisable : après avoir enlevé la peau et les arêtes, elle n'en tirera guère plus d'une bouchée ou deux. Mais il y a aussi une demi-douzaine de clovisses entrouvertes dont personne n'a voulu : pas assez fraîches, sans doute. Rosa Maria les enfourne dans un sac en plastique et repart d'un pas décidé. Direction la plage, cette fois.

La mer est grise, comme le ciel. D'ailleurs, on ne les distingue même pas l'un de l'autre. C'est comme s'il y avait une espèce de continuité entre les vagues qui viennent rouler sur le sable, les nuages, la pluie... Un univers d'eau et de tristesse, sans début ni fin. Qui se déroule et vous enveloppe.

Rosa Maria patauge dans l'eau à la recherche d'algues, comme tous les matins. Chaque jour que Dieu fait, c'est ainsi qu'elle commence sa journée : en allant glaner les produits de la mer. En y ajoutant quelques pommes de terre et beaucoup d'eau, elle obtient une soupe qui la nourrira pour la journée. Lorsqu'elle considère que son sac en plastique est suffisamment plein, elle se recueille quelques secondes face à la mer et remercie la Pincoya – cette femme qui personnifie l'abondance des espèces marines – d'assurer sa survie.

Parfois, Rosa Maria se mettrait presque à douter de la réalité de son existence. Depuis qu'elle a vu le jour, sa vie se mêle tant à la fantasmagorie chilote que c'est comme si elle n'existait pas vraiment. Ou comme si elle évoluait dans une espèce d'entre deux mondes qui n'appartenait qu'à elle. Elle, la fille du Trauco.

Antonia, sa mère, est morte lorsqu'elle avait dix ans. Muette, elle n'avait jamais rien pu lui raconter de sa naissance. Ou de son père. Elles avaient toujours vécu toutes les deux, seules, dans une maisonnette isolée qui ne recevait guère de visites. C'était un univers à part, étrange... Même si elle avait commencé à parler très tard – à son entrée à l'école, en fait – Rosa Maria avait compris très tôt qu'elle était différente de sa mère : cette dernière n'émettait jamais aucun son alors qu'elle, Rosa Maria, aimait rire ou crier avec les mouettes.

À l'école, les autres enfants l'avaient tout de suite mise à l'écart. Du haut de ses six ans, elle n'avait pas bien compris pourquoi, mais elle s'en moquait : elle était habituée à la solitude. Ailleurs, des chiens et des mouettes l'accompagnaient parfois – sans vraiment « être » avec elle – ; ici, il s'agissait d'enfants. Voilà tout.

L'institutrice était la seule à s'intéresser à elle. Chaque jour, elle la gardait un peu après la classe pour lui apprendre à parler. Pour Rosa Maria, c'était comme une porte qui s'ouvre. Comme un passage vers un autre monde. Elle aimait ces moments d'apprentissage qui agrandissaient son

horizon, mais cet autre monde qu'elle entrevoyait lui faisait aussi très peur. Car plus elle en apprenait sur lui, mieux elle comprenait qu'elle y n'avait pas sa place.

Comme tous les enfants, elle allait à l'école à pied. La seule différence, c'est qu'elle faisait toujours le trajet toute seule. Personne ne marchait à ses côtés ; personne ne lui parlait. D'ailleurs, elle ne parlait pas non plus. Comme si l'institutrice était la seule personne capable de l'entendre. De temps en temps, pourtant, elle sentait qu'on la regardait. Qu'on parlait d'elle. Des mots revenaient souvent : « la fille du Trauco ».

Rosa Maria avait d'abord cru que c'était le nom de son père. Après tout, on disait bien d'elle, aussi, qu'elle était la fille d'Antonia ! Plusieurs années avaient passé avant qu'elle ne comprenne de quoi il retournait vraiment.

Il lui arrivait encore parfois de penser à cette triste journée...

C'était à l'école, un jour où il avait fallu dessiner un personnage. Lequel ? Rosa Maria ne se rappelait plus. La seule chose dont elle était sûre, c'est qu'il s'agissait d'un homme. Quelqu'un avait complètement raté son dessin. Ça avait fait rire tout le monde. Des rires qui avaient redoublé quand un des élèves avait lancé :

— On dirait le Trauco !

L'institutrice avait demandé des explications : elle n'était pas chilote et ne connaissait pas le Trauco. Les rires s'étaient tus aussitôt : on ne parlait pas facilement de ces choses-là aux étrangers... Rosa Maria avait aussi senti qu'on

commençait à la regarder en coin.

— Le Trauco, c'est quelqu'un de très laid, avait fini par lancer quelqu'un.

— D'accord, mais on n'appelle pas tous les gens laids comme ça ?

— Non, pas tous. Le Trauco, c'est juste le Trauco. Personne d'autre. Seulement, il est très laid.

— Et qu'est-ce qu'il a de particulier ? Qu'est-ce qu'il fait ?

Le silence gêné qui avait accueilli la question n'en finissait pas de s'éterniser. L'institutrice s'impatientait. Rosa Maria aussi, mais elle sentait qu'il ne fallait pas le montrer si elle voulait vraiment savoir. Enfin, une grande fille un peu délurée avait osé répondre. Très vite.

— Il fait des enfants aux filles qui n'ont pas de mari.

L'institutrice n'avait pas insisté. Rosa Maria avait fait comme si elle n'avait rien entendu. Et le cours de la classe avait repris normalement.

Plus tard, elle avait trouvé dans la minuscule bibliothèque de l'école un recueil intitulé *Contes et légendes de Chiloé*. Alors qu'elle le feuilletait, son regard avait été accroché par une illustration : elle représentait une espèce de petit bonhomme affreux, difforme et vêtu de paille, appuyé sur un bâton noueux. C'était le Trauco.

Dans le livre, il y avait son histoire. Ou plutôt sa description. Rosa Maria avait ainsi découvert que ce drôle de personnage vivait dans la forêt. Qu'il était très petit, mais aussi très fort. Et que, malgré sa laideur repoussante, il avait la faculté

d'éveiller un désir irrésistible chez les jeunes filles. Désir auquel il ne manquait jamais de répondre.

Elle avait alors compris qu'être la fille du Trauco, c'était n'être la fille de personne. D'ailleurs, à la mort de sa mère, elle s'était retrouvée toute seule : malgré son jeune âge, personne n'avait voulu la prendre en charge. Seule la vieille Bernardita – la mère de Don Oscar, le postier – avait continué de lui fournir les semences qu'elle procurait à sa mère pour le jardin. L'institutrice, pour sa part, avait continué à la recevoir à l'école jusqu'à ses douze ans. Parfois, à la fin de la journée, elle lui donnait une assiette de soupe. Mais après, elle avait dû se débrouiller toute seule.

— C'est bien le moment de repenser à tout ça...

Sans s'en rendre compte, elle a parlé tout haut. De toute façon, qui pourrait l'entendre ? Personne ne met le nez dehors par un temps pareil ! D'ailleurs, il faudrait bien qu'elle songe à rentrer : la pluie a complètement transpercé ses vêtements.

Tournant le dos à la mer, à la Pincoya, au Trauco et à tous ses souvenirs d'enfance, Rosa Maria retraverse le village. La rue est toujours déserte et elle avance d'un pas pressé lorsqu'une voix l'interpelle.

— Rosa Maria !

Interloquée, la jeune fille se fige. Quelqu'un l'appelle ! Aussi loin qu'elle se souvienne, cela n'est jamais arrivé...

C'est Don Oscar, justement. Il est veuf depuis peu, mais cela n'a sûrement rien à voir. Il a dû l'apercevoir par la fenêtre de son bureau. À l'abri sous l'avancée de toit qui surplombe toutes les portes d'entrée de Chiloé, il lui fait signe d'approcher. Rosa Maria hésite – que peut-il bien lui vouloir ? – mais c'est plus fort qu'elle : elle avance.

— Tiens ! lui dit-il abruptement lorsqu'elle le rejoint. Et sans plus de cérémonie, il lui tend une lettre.

Hésitante, la jeune fille la prend. Elle n'a guère eu l'occasion de lire depuis qu'elle a quitté l'école. Malgré tout, elle arrive à déchiffrer ; c'est bien son nom qui est écrit sur l'enveloppe : « Rosa Maria de la Pointe de la Madone ».

Don Oscar la regarde en silence. Il est sans doute curieux de savoir ce que contient l'enveloppe... Mais cette lettre est pour elle. Elle seule. Et c'est la première qu'elle reçoit de toute sa vie ! Rosa Maria ne veut pas l'ouvrir devant un inconnu. Alors, elle l'enfourne dans sa poche et repart affronter la pluie.

En arrivant chez elle, la jeune fille commence par se débarrasser de ses vêtements mouillés. Puis elle se secoue, comme elle a appris à le faire dans son enfance au contact de ses amis les chiens. Ses longs cheveux noirs fouettent l'espace autour d'elle. Elle relève le menton – comme pour se préparer à affronter un ennemi – et lance un regard noir à la statue de la Madone qui fait face à la mer, tout près de là. Puis, avec une profonde

inspiration, elle s'empare de la lettre.

L'enveloppe contient un unique feuillet plié en quatre sur lequel s'étale une large écriture inclinée. Les lettres sont dessinées avec application, comme pour en faciliter la lecture. Le texte est bref, mais le déchiffrer demande de gros efforts à la jeune fille. Enfin, elle y parvient.

« Rosa Maria, articule-t-elle à voix haute, tu n'es pas la fille du Trauco : c'est moi qui ai fait un enfant à ta mère. Je suis ton père. »

Le texte n'est pas signé, mais Rosa Maria s'en moque. Elle a un père ! Elle n'est donc plus la fille de personne... En cet instant, c'est tout ce qui compte pour elle.

Avec un nouvel entrain, elle se met à préparer sa soupe. La *cazuela*, comme on dit à Chiloé. Quand on a les moyens, on y met tout un tas de choses : des légumes, de la viande, du poisson, des fruits de mer, du maïs... La base, l'essentiel, l'incontournable, c'est la pomme de terre. Après, c'est selon les disponibilités et l'envie du moment. Toutes les *cazuelas* sont différentes ! Même chez Rosa Maria : elle ne ramène pas toujours les mêmes choses du marché couvert. Et puis, certains jours, elle a envie d'une soupe épaisse, avec plein de pommes de terre qu'elle écrase en purée ; d'autres fois, au contraire, juste un bouillon léger avec des algues et quelques morceaux de pommes de terre taillés comme des frites à peine cuits. C'est selon l'humeur.

Aujourd'hui, la *cazuela* sera légère.

Dehors, la pluie s'est arrêtée. Le ciel s'est dégagé d'un coup. Nettoyé de tous les nuages

lourds qui l'obscurcissaient le matin même, il est devenu d'un bleu inimitable : le bleu du ciel de Chiloé lavé par des semaines entières de pluie. Le soleil rayonne comme jamais. De l'autre côté de la mer intérieure, les volcans du continent exhibent leurs cônes enneigés avec fierté. C'est comme si l'univers tout entier tenait à célébrer la nouvelle : Rosa Maria de la Pointe de la Madone a un père !

Les jours suivants, la jeune fille se surprend souvent à chanter. De vieilles ritournelles chilotes que les jeunes entonnent à pleins poumons au moment de la récolte. Elle, qui n'a jamais participé à ces travaux communautaires, n'a guère eu le loisir de les chanter, mais elle les a souvent écoutés de loin, accroupie derrière un buisson.

Le retour du soleil a permis aux sols gorgés d'eau de sécher un peu. Rosa Maria se met avec enthousiasme à bêcher le lopin de terre qui lui sert de potager. Elle va y planter des pommes de terre et de l'ail. Peut-être même un peu de maïs, des navets et des carottes. Cette année, elle se sent débordante d'énergie !

Si elle s'y prend bien, peut-être même que la vieille Bernardita acceptera de lui donner une poule... Une vieille poule qui ferait encore de temps en temps un œuf.

— Et puis quoi, encore ? grogne la vieille quand Rosa Maria se présente chez elle.

Mais la jeune fille voit bien que c'est sans conviction qu'elle se fâche. D'ailleurs, après avoir

fermé la porte du cabanon où elle stocke ses semences, elle se dirige droit vers son poulailler. Rosa Maria doit-elle la suivre ? Elle hésite. Mais la vieille se retourne vers elle.

— Qu'est-ce que tu attends ? Tu ne crois quand même pas que c'est moi qui vais te l'attraper ?

Rosa Maria sent son cœur faire un bond dans sa poitrine. En trois enjambées, elle se retrouve derrière la clôture.

— Tu vois celle-là, là-bas ? lui dit la vieille. La rousse qui gratte le sol... Elle est à toi. Allez, vas-y ! Va la chercher. Attends pas que je change d'avis !

Trois mois ont passé depuis que Don Oscar a fait irruption sous le porche de la poste un jour de pluie. Chaque fois qu'elle passe à cet endroit – autrement dit : chaque jour, en revenant de la plage – Rosa Maria sent une drôle de crispation au creux de son ventre. Une attente, un espoir. Son cœur bat plus vite. Sa respiration s'accélère. Ses yeux ne peuvent pas s'empêcher de se poser – une fraction de seconde – sur la porte qui, un jour, s'est ouverte.

Mais chaque jour, l'espoir est déçu : la porte de la poste reste fermée.

Au début, Rosa Maria était simplement heureuse. Heureuse de savoir que, malgré les apparences, elle n'était pas complètement seule sur terre. Que quelqu'un, quelque part, savait qui elle était et s'intéressait à elle. Mais au fil des jours, une question est apparue et ne l'a plus quittée, lancinante : qui ?

Dans le potager, les semences de la vieille Bernardita produisent à foison. La poule, dans son enclos de bois tressé, pond un œuf presque tous les jours. Jamais la vie de Rosa Maria n'a été aussi facile : elle ne sait même plus ce que c'est que d'avoir faim ! Mais c'est un autre manque qui la ronge...

Qui est donc ce père qui lui a écrit ? Pourquoi n'écrit-il plus ? Pourquoi n'a-t-il pas signé sa lettre ? Et surtout : où peut-il bien vivre, ce père qu'elle n'a jamais connu ?

La jeune fille l'imagine vendeur ambulancier. Il y en a, de temps en temps, qui s'arrêtent au village. Ils ont toujours plein d'histoires à raconter. Elle se souvient aussi d'un mime qui était passé quand elle était toute petite. Sa mère avait adoré ce spectacle qui se déroulait dans son monde à elle – le monde du silence – et la mettait enfin au même niveau que tous les autres. Son visage rayonnait quand l'artiste avait fait le tour de l'assistance avec son chapeau. Et si c'était lui, ce père inconnu ?

Sa seule certitude, c'est que son père n'est pas du village. Sinon, il y a longtemps que quelqu'un aurait vendu la mèche.

Comme tous les matins, Rosa Maria presse le pas pour passer devant la poste avant l'heure de fermeture. Mais aujourd'hui, tous les volets sont fermés. Est-elle donc tellement en retard ?

Devant le bâtiment, il y a un petit groupe de personnes qui discutent. Le curé du village est là. Une voix s'élève et couvre les autres :

— Il faut prévenir Bernardita !

Rosa Maria comprend qu'il est arrivé quelque chose à Don Oscar. Son cœur s'arrête de battre un bref instant : s'il n'y a plus de postier au village, qui pourrait lui remettre une autre lettre ? C'est comme si le seul lien entre son père et elle venait de se briser.

Désemparée, la jeune fille poursuit son chemin, tête basse. Arrivée chez elle, elle n'a même pas le cœur à préparer la *cazuela*...

Depuis deux jours, Rosa Maria ne sort plus de chez elle. Elle n'a goût à rien. Elle n'a même pas faim... C'est tout juste si elle prend la peine de se lever et de s'habiller. Dehors, le soleil brille pourtant de tous ses feux, dardant ses rayons par la fenêtre de la maisonnette. Mais rien n'y fait : ni le chant de la poule qui vient de pondre, ni le cri des mouettes – qui l'a pourtant toujours fait sourire. La jeune fille se sent aussi inexistante qu'un fantôme.

Étendue sur son lit, les yeux au plafond, elle ressasse sans arrêt la même chose : Don Oscar est mort.

— Rosa Maria !

Une voix a traversé la porte. La voix éraillée d'une vieille femme. La voix de la vieille Bernardita. Que fait-elle ici ? Jamais elle n'est venue jusqu'à la maisonnette d'Antonia.

La jeune fille se lève d'un bond et ouvre la porte. Puis, soudain figée, elle attend.

— Eh bien, tu ne me laisses pas entrer ? gronde

la vieille.

Décontenancée, Rosa Maria s'efface. La vieille Bernardita grimpe les deux marches qui mènent à l'unique pièce, avance un peu, lance un regard circulaire autour d'elle, et fait face à la jeune fille.

— J'ai quelque chose pour toi.

— Quelque chose pour moi ? s'étonne Rosa Maria.

— Oui. Tiens !

Une enveloppe. Adressée à « Rosa Maria de la Pointe de la Madone ». La jeune fille ne comprend pas, mais elle l'ouvre. En sort un unique feuillet, plié en quatre. Couvert de la même écriture. Celle de son père !

Les battement affolés de son cœur lui font trembler les doigts, mais petit à petit, elle déchiffre le texte.

« Ma femme est morte sans avoir eu d'enfant. Tu es ma seule fille. Mon unique héritière. Tout ce que je laisse est pour toi. Occupe-toi bien de ma mère. Oscar. »

Ébahie, Rosa Maria regarde la vieille Bernardita.

— Don Oscar ? Mon père ?

— Oui, acquiesce la vieille. Je l'ai toujours su.

— Mais la lettre ? L'autre ! Elle était arrivée par la poste !

— Non. C'est lui qui l'avait écrite. Il espérait que tu comprendrais... Tu n'avais pas vu qu'il n'y avait pas de timbre sur l'enveloppe ?

AMOURS TROPICALES

Nelly – 5 février

Ce soir, je vais au Jeffrey's. C'est la boîte de nuit la plus chère de la ville, mais avec un peu de chance je pourrai entrer sans payer : s'il y a beaucoup de Blancs et pas assez de filles, on me laissera passer.

À la maison, depuis que j'ai perdu mon travail, on n'a même plus de quoi se payer un vrai repas par jour. Maman prépare des gâteaux qu'elle vend au marché, mais ça ne rapporte pas grand-chose. Les enfants ont souvent mal au ventre quand ils vont se coucher.

Il faut que je me trouve un Blanc pour nous aider.

Julien – 5 février

Un mois que je suis en Sierra Leone. La mission est intéressante. Je sens que je vais me plaire ici. En plus, les gens ont vraiment le sens de la fête. Ce qui est quand même assez hallucinant, compte tenu de ce qu'ils ont vécu ces dix dernières années. À croire qu'ils ont déjà oublié la guerre civile !

Enfin, ce qui m'épate le plus, c'est leur façon de draguer. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils n'y vont pas par quatre chemins. On n'a pas l'habitude, nous, de se faire accoster par une fille qui lance :

— Tu viens ? J'ai envie de finir la nuit avec toi.

Là, c'est direct. Pas besoin de tourner autour du pot pendant trois semaines et de faire de grandes déclarations. « Si tu as envie, moi, j'ai envie ». Et hop ! Emballé, c'est pesé.

Ce soir, je vais au Jeffrey's. C'est bien le diable si je ne trouve pas une fille à mon goût : elles sont toutes super sexy.

Nelly – 6 février

Hier soir, j'ai rencontré un Blanc au Jeffrey's. Il s'appelle Julien. Il m'a expliqué ce qu'il fait, mais je n'ai pas bien compris. En tout cas, c'est un expatrié. Il travaille pour une ONG française. Ça ne paye pas aussi bien que les Nations Unies, mais c'est déjà pas mal.

Sur la piste de danse, j'ai bien vu qu'il me regardait. Alors, quand il est allé au bar, je me suis approchée et je lui ai demandé de m'offrir une bière. Il a souri et il m'a dit :

— Avec plaisir !

J'ai su que ça allait marcher. D'ailleurs, il m'a vite ramenée chez lui.

Ce matin, je lui ai demandé de l'argent pour payer le taxi pour rentrer chez moi. Avec ce qu'il m'a donné, j'ai pu acheter un paquet de racines de manioc, des tomates et même un poulet ! Bien sûr, je suis rentrée à pied, mais ce soir, les enfants n'auront pas faim.

En plus, il m'a demandé mon numéro de portable. Je pense qu'on va se revoir.

Nelly – 18 février

Bientôt deux semaines depuis la nuit avec Julien. Je me suis peut-être trompée, finalement : il ne m'a pas rappelée.

À la maison, l'argent se remet à manquer. Il va falloir que je trouve quelqu'un d'autre pour nous aider.

Julien – 20 février

Comment est-ce qu'elle s'appelait, déjà, la fille que j'ai levée au Jeffrey's il y a deux semaines ? Je n'arrive plus à me rappeler son prénom... Je sais que j'ai entré son numéro de téléphone dans mon portable, mais à quel nom ? C'est vraiment trop con ! Elle était plutôt pas mal ; j'aimerais bien la revoir...

Ah, ça y est, j'ai trouvé : Nelly. Ce soir, je l'appelle.

Nelly – 25 février

Finalement, Julien m'a appelée. Le soir même, on s'est donné rendez-vous au Jeffrey's. On a bu une bière, on a dansé – plus longtemps que la première fois – et on a terminé la nuit chez lui.

Le matin, je n'ai même pas eu besoin de lui demander de l'argent pour le taxi : il y a pensé tout seul. Il a sorti son portefeuille, m'a demandé si j'avais eu assez la fois d'avant et n'a même pas attendu la réponse : cette fois, il m'a donné deux fois plus. Quand je l'ai embrassé, c'était vraiment sincère.

Julien, il me sauve la vie ! En plus, il est drôle.

Julien – 4 avril

Aujourd'hui, ça fait tout juste trois mois que je suis arrivé. Je suis de plus en plus fatigué... Cette semaine, avec l'équipe d'évaluation, je suis allé dans des villages qui n'avaient pas encore de puits. On doit faire une étude sur les conditions sanitaires des gens. Les problèmes de santé qui se posent... C'est dur de voir tous ces gosses malades. Quand il n'y a que l'eau de la rivière à boire, ils tombent comme des mouches. Remarque, vu la gueule de l'eau en question, le plus surprenant, c'est qu'ils ne meurent pas tous ! Il faut quand même être sacrément costaud pour survivre dans des conditions pareilles...

Heureusement que j'ai Nelly. Elle m'aide à oublier un peu tout ça. Elle a tout le temps le sourire ! C'est dingue, ça... Je me demande comment elle fait.

En tout cas, heureusement qu'elle est là.

Nelly – 15 avril

Julien est parti en vacances. Ça ne va pas être long, mais il me manque déjà. Je me suis habituée à sa présence. Il est venu plusieurs fois à la maison, il a vu les enfants et il leur a même amené des cadeaux. C'était gentil de sa part ; il n'était vraiment pas obligé. Il n'y en a pas beaucoup, dans son cas, qui font ce genre de choses.

Maintenant, il me donne de l'argent toutes les semaines. Pour les enfants.

Julien – 20 avril

Cette semaine de vacances m'a fait beaucoup de bien. Changer d'air, ne rien faire, ne plus voir ces mares d'eau croupie qui servent d'eau de boisson... Que du bonheur !

Par contre, Nelly m'a manqué. Je ne l'aurais pas cru, mais c'est pourtant ce qui s'est passé. Je me suis surpris à penser que si elle avait été là, ça aurait été encore mieux. À croire que je suis en train de tomber amoureux...

Nelly – 28 mai

Avec Julien, on se voit de plus en plus souvent. Pratiquement tous les jours, quand il est en ville. On va encore de temps en temps au Jeffrey's, mais le plus souvent, on reste simplement chez lui. Il travaille sur son ordinateur et moi, je regarde la télévision. Comme il a un cuisinier et une femme de ménage, je n'ai même pas à m'occuper de la maison.

Je me sens bien avec lui, mais jusqu'à quand ? Il a un contrat d'un an, à ce qu'il m'a dit, et ça fait bientôt cinq mois qu'il est à Freetown. Enfin, tant qu'il est là, je n'ai pas à m'en faire : toute la famille pourra manger à sa faim.

Ce qui m'inquiète, pour l'instant, c'est que depuis une semaine, j'ai des nausées, le matin. Il ne faudrait pas que je tombe malade...

Nelly – 8 juin

En fait, je ne suis pas malade... Je suis enceinte.

Qu'est-ce que Julien va en penser ?

Julien – 15 juin

Hier soir, Nelly m'a dit qu'elle était enceinte. Je suis fou de joie ! Elle me plaît vraiment, cette fille. Et puis, devenir papa... Bon, je ne vais pas dire que j'en ai toujours rêvé, mais c'est vrai que ça commençait à me titiller. Peut-être à force de voir tous ces mômes, ici ? C'est bien simple : il y en a partout ! Ils crient, ils courent, ils rient... Bon, ils travaillent aussi, parfois, mais ils ont toujours l'air tellement heureux...

J'ai hâte de voir le ventre de Nelly s'arrondir. En plus, ça fera taire les mauvaises langues qui disent qu'elle fabule, juste pour me mettre la main dessus. Comme si elle avait besoin de ça ! Elle sait bien qu'elle peut compter sur moi.

Nelly – 12 août

Cette semaine, Julien est en vacances. Son ONG voulait qu'il parte au Sénégal, mais il a préféré rester ici, pour être avec moi.

Les enfants sont contents : ils ont bien compris que c'est grâce à Julien qu'ils mangent à leur faim tous les jours.

Julien – 18 octobre

J'adore poser mes mains sur le ventre de Nelly : le bébé n'arrête pas de donner des coups de pied. C'est bizarre, cette sensation... De temps en temps, aussi, je colle mon oreille sur sa peau. Parfois, j'arrive à entendre les pulsations du

cordons ombilicaux. C'est comme si le bébé me parlait.

Je voulais le reconnaître tout de suite, mais il n'y a pas d'Ambassade de France en Sierra Leone, alors c'est compliqué. Apparemment, il vaut mieux attendre la naissance. En tout cas, je vais prolonger mon contrat ici. Je me demande même si je ne vais pas épouser Nelly. Si je veux la ramener en France, il faudra bien.

J'ai vraiment hâte de voir le bébé !

Nelly – 20 décembre

Cette nuit, j'ai été réveillée par des contractions. Ce n'est pas normal : il est trop tôt pour ça. Je n'en suis qu'à sept mois de grossesse ! Heureusement, ça n'a pas duré. J'ai préféré ne pas en parler à Julien : ça l'aurait sûrement inquiété.

Il parle souvent du bébé. Comment on va l'appeler, à qui il va ressembler.. Je crois que ce sera un bon père. En tout cas, il n'a pas l'air de vouloir me laisser, comme les deux autres. Sinon, il l'aurait déjà fait. Enfin, je crois.

Julien – 31 décembre

Ce soir, c'est le réveillon. Les autres expats vont faire la fête au Jeffrey's. Moi, j'emmène Nelly et les enfants au restaurant, sur Lumley Beach. Après, il y aura un feu d'artifice. Ça sera super. Surtout pour les petits : ils n'ont jamais mis les pieds dans un restau. C'est tout juste s'ils savent à quoi ressemble une fourchette.

Le début d'une vraie vie de famille... Il me tarde que la nouvelle année commence. Et que le bébé arrive.

Mes parents sont nettement moins enthousiastes, il faut bien le dire. Quand je leur ai annoncé au téléphone que Nelly était enceinte, il y a eu comme un blanc. J'ai bien senti que ça les dérangeait. Et je ne leur ai pas encore dit qu'elle avait déjà deux enfants...

Nelly – 28 janvier

Ces derniers jours, les contractions reviennent de plus en plus souvent. J'ai fini par en parler à Julien : hier soir, il m'a surprise à faire la grimace. Du coup, maintenant, il m'interdit de quitter la maison ! Il est trop gentil, je n'ai pas l'habitude...

Maman dit que, de toute façon, il ne m'emmènera pas dans son pays et qu'il me laissera là avec trois enfants, mais elle voit toujours les choses en noir.

Pourtant... C'est vrai que c'est arrivé à la voisine. Linda. Depuis deux ans, elle vivait avec un Blanc du Tribunal Spécial de la Sierra Leone. Ils avaient eu un fils ensemble. Et la semaine dernière, le Blanc est parti. Tout seul.

Et si ça m'arrivait, à moi ? Comment est-ce qu'on pourrait survivre ?

Julien – 7 février

Ça y est : je suis papa ! D'une petite fille. Elle est minuscule. Enfin, je crois : c'est la première fois que je regarde vraiment un nouveau-né ! Elle

a de grands yeux noirs, comme sa mère, une peau tout juste mate et de longs doigts fins qui s'accrochent aux miens. C'est une princesse. Ma fille.

Elle n'est pas encore déclarée à l'état-civil, mais nous allons l'appeler Norah. Comme Norah Jones, la chanteuse. Je suis sûr qu'elle sera aussi belle.

J'ai tout de suite annoncé la nouvelle à mes parents. Ils avaient l'air heureux de me voir heureux. C'est tout ce que je leur demande ! Je leur ai dit aussi que j'avais entamé les démarches pour épouser Nelly et qu'on leur présenterait leur petite-fille dès que possible. Qu'est-ce que j'ai hâte ! Je suis tellement fier..

Julien – 9 février

Putain de pays ! Pourquoi est-ce qu'on y meurt aussi facilement ? Tout le monde sait que le taux de mortalité infantile est l'un des plus élevés au monde, en Sierra Leone. Mais quand ça t'arrive, c'est une autre paire de manches...

Norah est morte ce matin. Personne ne sait pourquoi ! On ne prend même pas la peine de chercher une explication. C'est juste « quelque chose qui arrive ». Mais merde, à la fin, on ne meurt pas sans raison, quand même ! Hier soir, ma petite princesse était vivante. Elle allait bien. Nelly l'avait allaitée juste avant que je quitte l'hôpital et elle s'était endormie comme un ange. Alors ?

Tout le monde me dit que ça arrive souvent. Que les esprits se déchaînent pendant la nuit et

qu'ils viennent voler les âmes des nouveaux-nés. Qu'on n'y peut rien. Qu'il faut accepter. Que c'est ça, la vie, en Sierra Leone... Mais qui peut vouloir de cette vie-là ?

Nelly – 12 février

L'enterrement a lieu cet après-midi. Je ne sais même pas si Julien va venir. Il est tellement en colère... Dans son pays, on n'est pas habitué à la mort.

Julien – 4 mars

J'ai annoncé à Nelly que j'allais partir. Je ne peux plus rester dans ce pays ; c'est trop dur. Même avec Nelly, ce n'est plus pareil. Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais j'ai l'impression de ne plus la reconnaître. C'est comme si la mort de Norah ne lui avait rien fait ! Je sais bien qu'elle a vécu des horreurs que j'ai du mal à imaginer, que des morts, elle en a vu plus que son compte pendant la guerre civile... mais de là à accepter si facilement la mort de son bébé... C'est juste trop lourd à porter pour moi.

D'ailleurs, quand je lui ai dit que j'allais partir, ça n'a pas eu l'air de l'émouvoir plus que ça. Elle m'a juste demandé :

— Tu reviendras ?

— Je ne crois pas, non.

Elle a hoché la tête sans ajouter un mot. Dire qu'il y a un mois, je voulais l'épouser. Aujourd'hui, je la regarde comme une étrangère et elle s'en fout. Je n'y comprends plus rien.

Putain de pays...

Nelly – 15 mars

Tout à l'heure, j'ai accompagné Julien à l'aéroport. Il avait l'air gêné quand il m'a dit au revoir. Hier, il était venu à la maison et il avait apporté des cadeaux aux enfants. À moi aussi. Enfin, il m'avait donné de l'argent : il sait bien que c'est ce dont j'ai le plus besoin.

J'ai failli lui dire que c'était moi qui avais tué le bébé en l'étouffant avec un oreiller. Deux bouches à nourrir, c'est déjà trop. Alors, avec une troisième, je ne sais pas comment j'aurais fait... Mais je n'ai rien dit.

De toute façon, il n'aurait pas compris : chez lui, on n'a jamais faim.

UN RÊVE DE BÛCHERON

Les arbres sont tellement hauts, tout autour de moi, que c'est à peine si j'aperçois le ciel. Et quels arbres ! Tronc droit, épais... Il faudrait être au moins deux pour arriver à en faire le tour de ses bras. Des feuilles d'un vert sombre qui forment comme un toit, tout là-haut. Un tapis ou une couverture, comme on veut. Je n'ai jamais vu ça.

La forêt d'ici n'a rien à voir avec celle de mon enfance, dans le Jura. À l'époque, autour de moi, il n'y avait que des résineux. Avec le père, on partait tôt le matin. Et on ne revenait que tard le soir à la maison. J'avais huit ans quand il m'a fait arrêter l'école pour aller l'aider dans les bois. Il a bien eu raison : l'école, de toute façon, ça ne sert à rien quand on veut passer sa vie dans la nature.

Alors, depuis mes huit ans, je travaille. Dur. Juste pour avoir de quoi manger. Je ne me plains pas : c'est normal de travailler. Mais quand même, des fois, j'aurais bien voulu gagner un peu plus. Pour pouvoir aider un peu la mère. Lui éviter de se tuer à retourner le jardin à soixante-dix ans passés. Au final, c'est elle qui m'a dit d'aller tenter ma chance ailleurs. Moi, je n'avais jamais pensé à quitter la France. Elle m'a surpris avec son idée. Mais j'ai toujours obéi aux parents. Le père, d'abord. Jusqu'à ce qu'il meure, l'année de mes vingt-cinq ans, écrasé sous un tronc qui n'avait pas voulu tomber du bon côté. La mère, ensuite. Alors, quand elle m'a dit :

— Tom, ce n'est plus possible. Tu te tues à l'ouvrage et c'est tout juste si tu arrives à t'acheter de vraies chaussures. Il faut faire comme les anciens : aller chercher une vie meilleure.

Moi, je voulais bien. Mais où ? La mère a sorti son vieil atlas de l'armoire. C'est le seul livre que j'aie jamais vu à la maison. D'où est-ce qu'il sortait, je me le demande bien. Mais en tout cas, il était là... La mère a commencé à tourner les pages. Tout doucement. Je la regardais faire et j'attendais. J'attendais qu'elle me dise ce qu'il fallait faire.

Elle s'est mise à parler toute seule, en regardant les cartes.

— Il faut trouver un endroit avec de la forêt. Plein de forêt. Couper des arbres, c'est tout ce qu'il sait faire... Bon, il ne faut pas non plus qu'il fasse trop froid : s'il part, il n'aura rien. Pas de maison. Ça sera plus facile dans un endroit chaud. Il faut aussi qu'on y parle français...

Ça avait duré tellement longtemps que j'avais fini par m'endormir, le nez sur la table. Je m'étais réveillé le lendemain matin, au lever du jour, comme d'habitude. La mère était partie se coucher. Le livre était ouvert sur une page où il y avait beaucoup de vert. Et de bleu. J'avais réussi à déchiffrer un mot : Cayenne.

Le soir, quand j'étais rentré à la maison après ma journée dans les bois, elle m'avait demandé de m'asseoir. L'atlas était toujours sur la table. Elle me l'avait mis sous le nez.

— Tu vois cette carte ? Cet endroit, ça s'appelle la Guyane. Il y a de la forêt partout et pas grand monde. Tu trouveras forcément un endroit où t'installer. Alors demain, tu vas aller à Lons-le-Saunier et tu vas t'acheter un billet d'avion pour là-bas.

— Acheter un billet d'avion ? j'ai dit. Mais avec quel argent ?

De l'armoire – celle où était rangé l'atlas – elle a sorti une boîte en fer. Et elle me l'a tendue.

— Les économies de ton père. Il disait qu'on ne savait jamais, qu'il fallait prévoir les coups durs. Et que, quand on gagnait un peu plus, il fallait le mettre de côté pour une grande occasion. Aujourd'hui, c'est une grande occasion.

Elle m'a mis la boîte dans les mains.

— Tu prends ça et tu pars en Guyane.

J'ai dit « oui ».

Ça avait l'air facile, mais ça ne l'a pas été.

Il n'y a jamais eu de voiture dans la famille, alors j'ai fait du stop pour aller jusqu'à Lons-le-Saunier. Le gars qui m'a pris m'a demandé ce que j'allais y faire. Quand je lui ai dit pour le billet d'avion, il m'a proposé de m'amener à une agence de voyages : c'était sur sa route, qu'il a dit.

Là, ça s'est gâté, parce que je n'avais pas de pièce d'identité. Il paraît qu'on ne peut pas voyager si on n'en a pas. Alors je suis reparti, la boîte en fer sous le bras. Et j'ai continué à couper des arbres dans la forêt, comme je l'avais toujours fait.

Ça a été long pour avoir un passeport. J'aurais pu partir avec une carte d'identité, mais la mère a dit qu'il valait mieux tout prévoir : avec un passeport, je pourrais aussi aller ailleurs, pas seulement en Guyane. Alors c'est ce qu'on a demandé. Mais il fallait tout un tas de papiers et moi, je n'y comprenais rien. La mère a dû aller à la mairie plusieurs fois pour qu'on lui explique tout. Finalement, un jour, elle m'a demandé de l'accompagner : mon passeport était là. J'ai signé mon nom sur le papier et on est rentré à la maison.

À la mairie, la mère avait vu une « assistante sociale ». Il paraît que c'est quelqu'un qui s'occupe des gens comme nous, qui n'ont pas beaucoup de sous. Elle a dit à la mère qu'on avait des droits. Elle lui a parlé du RMI. Nous, on ne savait pas ce que c'était, mais elle a dit qu'il fallait faire un dossier. Elle a rempli les papiers pour nous et elle a dit qu'on allait toucher de l'argent tous les mois. La mère a trouvé que c'était une bonne idée.

— Comme ça, quand tu seras en Guyane, j'aurai quand même un peu de sous.

J'ai enfin pu acheter mon billet d'avion.

Après, pour partir, ça n'a pas été facile non plus. L'avion décollait de Paris. J'ai dû m'y prendre deux jours avant pour faire le trajet en stop. La nuit, j'ai dormi sur un banc, sur une aire d'autoroute. C'est un routier qui m'avait amené jusque là. Il s'arrêtait pour la nuit. Il voulait bien me reprendre le lendemain, mais il ne voulait pas

que je dorme dans son camion. Heureusement, il ne faisait pas trop froid.

En arrivant à Cayenne, je ne savais pas trop quoi faire, ni où aller. C'était tellement différent de chez moi. Et il n'y avait plus la mère pour me dire quoi faire. J'ai commencé par m'asseoir face à l'océan : c'était la première fois que je voyais la mer ; ça me faisait drôle, tout ce bleu...

C'est la faim qui m'a poussé à partir. Je crois que j'étais là depuis des heures.

J'ai trouvé une boulangerie et je me suis acheté du pain, que j'ai mangé tout en marchant. C'était bien beau d'être en Guyane, mais j'étais surtout en ville. Et moi, ce qu'il me fallait, c'était la forêt. La forêt et un travail de bûcheron.

Autour de moi, dans les rues, ça ne parlait pas beaucoup français, finalement. Ça parlait créole, ou brésilien, ou chinois. Il y avait des gens de toutes les couleurs, comme je n'en avais jamais vu au village ! C'était vraiment bizarre. Mais j'aimais bien. Je me sentais heureux d'être là.

Le premier gars à qui j'ai demandé comment on faisait pour sortir de la ville m'a regardé d'un drôle d'air. Il n'avait pas l'air de comprendre. Alors je me suis expliqué :

— Je veux aller en forêt.

— Trouve-toi une agence de voyage : ils organisent des excursions pour les touristes.

Ça n'avait pas l'air de ressembler à ce que je voulais, mais je me suis dit qu'il fallait bien commencer par quelque chose. Justement, il y avait une de ces agences dans la rue où je me

trouvais. Une fille à la peau couleur chocolat m'a accueilli avec un sourire.

— Vous désirez ?

— Je veux aller en forêt.

— Bien sûr, pas de problème. Asseyez-vous, je vais vous expliquer ce que nous pouvons vous proposer. Qu'est-ce que vous souhaitez, exactement ?

— Je veux couper des arbres.

Là, elle m'a regardé d'un air bizarre. Comme si j'étais taré.

— Mais enfin, Monsieur, on ne peut pas couper des arbres !

— Il n'y a pas de bûcherons, ici ? j'ai dit, tout retourné.

Elle a secoué la tête.

— Si vous cherchez du travail, c'est à l'ANPE qu'il faut aller, pas dans une agence de voyages.

L'ANPE. Encore un truc dont je n'avais jamais entendu parler, dans mes bois du Jura. J'ai fini par trouver de quoi il s'agissait, mais ça ne m'a pas beaucoup aidé non plus. L'employé, derrière le guichet, m'a regardé comme si j'étais un blaireau quand je lui ai dit que je voulais faire bûcheron. Il s'est reculé d'un coup. À croire que je sentais mauvais. Ou que j'avais l'air malade. Moi, je voulais juste qu'on m'aide à trouver un travail.

— Couper du bois, c'est bon pour les Brésiliens, a-t-il lâché finalement. Oubliez ça. Profitez de vos vacances.

À la façon dont il m'a raccompagné à la porte, j'ai bien vu qu'il voulait surtout se débarrasser de

moi. Pourtant, on m'avait dit que l'ANPE, c'était pour trouver du travail. Je n'ai pas bien compris...

Sur le trottoir, il y avait une fille. Belle. Bronzée. Je lui ai demandé si elle savait comment aller en forêt. Elle a secoué la tête en riant et m'a dit quelque chose que je n'ai pas compris. Et puis, comme je la regardais toujours sans bouger, elle m'a pris par le bras et m'a amené jusqu'à un bar, pas loin. Elle a appelé un type et ils se sont parlé.

— Ma sœur dit que tu es perdu. C'est vrai ?

— Non. Enfin, si : je veux aller dans la forêt. Pour faire bûcheron.

Le type parlait un peu bizarrement, mais j'arrivais à le comprendre. Plus tard, j'ai su qu'il était brésilien. C'est pour ça qu'il ne parlait pas bien français. Il m'a regardé bizarrement, lui aussi, puis il m'a dit :

— Viens, on va manger.

Je n'ai pas discuté : les parents m'ont appris qu'il faut toujours faire ce qu'on me dit.

J'ai passé une semaine avec Abel et sa sœur. Ils habitent une petite maison, dans un quartier où pratiquement personne ne parle français. Il y a plein de monde. Ça rit et ça danse jusque tard dans la nuit. Toutes les nuits. Tout le monde était sympa avec moi ; on ne me posait pas de questions : j'étais là, alors je faisais partie de la famille. Mais quand même... Il fallait que j'arrive à quitter la ville et à trouver la forêt.

Hier matin, Abel est venu me réveiller avant le lever du jour.

— Habille-toi, tu pars à Cacao dans une demi-

heure.

— Cacao ? C'est où ?

— Au milieu de la forêt. Ça te plaira !

Je suis monté dans la benne d'un pick-up avec mon sac à dos, Abel m'a serré la main en me souhaitant bonne chance et le véhicule a démarré. Je n'avais même pas vu le chauffeur.

Le jour se levait tout juste quand on a quitté Cayenne. Il y avait de la brume au-dessus du bitume. Moi, j'étais pelotonné au fond de la benne du pick-up. J'essayais de me protéger du vent, mais ce n'était pas facile. Il ne faisait pas si chaud que ça.

Autour de moi, j'ai commencé à voir des arbres. De grands arbres. Je me suis dit que j'étais sur la bonne voie.

Après, la route est devenue plus petite. On pouvait s'y croiser, mais tout juste. Et puis ça s'est mis à descendre. J'ai regardé devant : c'était comme la mer, sauf que c'était vert et que c'était plein d'arbres. Partout. Alors j'ai repensé à la carte, sur l'atlas de la mère, et à la grande tache verte qu'il y avait dessus. J'étais en train d'entrer dedans.

Quand le pick-up s'est arrêté, je suis descendu de la benne. Le chauffeur m'a fait un signe de la main – sans parler – et il a fait demi-tour. J'étais près d'un petit marché couvert. Ce qui m'a étonné, c'est que les vendeurs étaient tous des vieillards ou des enfants. J'ai acheté des bananes et je me suis assis sur un banc pour les manger. Le soleil commençait à chauffer, j'étais bien.

Une piste partait vers l'Ouest. Je n'ai pas

réfléchi – d’ailleurs, je ne réfléchis jamais – j’ai chargé mon sac sur les épaules et j’ai commencé à marcher. Bientôt, il n’y a plus eu de maisons sur les côtés. Rien que de la végétation. Des herbes aussi hautes que moi ! Et des arbres, plus loin, quasi inaccessibles. Je me sentais bien, à marcher sur la terre rouge au milieu de tout ce vert.

J’ai avancé comme ça toute la journée. Sans voir personne. Plusieurs fois, j’ai croisé des petites rivières. Alors, je me suis arrêté pour boire. Marcher, ce n’est pas un problème : depuis que je suis tout petit, je suis habitué à parcourir des kilomètres. Même sans manger. Mais sans boire, c’est difficile.

Quand la nuit est tombée, j’ai dû m’arrêter. Mais il fallait quand même que je m’écarte de la piste pour dormir : on ne sait jamais. Sur la gauche, il y avait une espèce de passage entre les herbes ; je me suis faufilé. Au bout de quelques mètres, ça s’est élargi. Il y avait comme un sentier, tracé par l’habitude. J’ai continué comme ça, jusqu’à trouver un endroit assez large pour que je puisse m’étendre par terre. Il était temps : on n’y voyait vraiment plus rien.

J’ai posé mon sac à côté de moi et je me suis allongé sur le dos, la tête posée sur mon bras droit. C’est toujours comme ça que je m’installe quand je dors en forêt. Mais d’habitude, je vois les étoiles au-dessus de moi. Là, je ne voyais rien. Rien que du noir. Tellement épais que j’avais l’impression qu’il me clouait au sol.

J’ai commencé à entendre des bruits autour de moi. Des tas de bruits. Chez moi, dans le Jura, je

les reconnais tous. Là, c'était différent. Je sentais bien qu'il y avait de la vie tout autour : ça bruissait de partout. Ça glissait, ça tombait, ça criait... J'ai entendu le bruit d'un envol, suivi d'un long cri strident qui s'évanouissait. Puis, comme des gouttes d'eau qui tombaient sur une feuille. Une à une. Sans se presser. Avec la régularité d'une pendule.

Je n'avais pas peur : je n'ai jamais eu peur en forêt. J'éprouvais juste de la curiosité. De l'excitation aussi. Je ne savais pas où j'étais, mais j'étais là où il fallait que je sois. Alors, je me suis endormi.

Qu'est-ce qui a bien pu me réveiller ce matin ? Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que je me suis réveillé en sursaut, comme quand le père me gueulait dessus. Mais il n'y avait personne. Enfin, je ne sais pas... On n'y voyait pas beaucoup. Pourtant, j'ai crû distinguer des yeux brillants dans la pénombre, de l'autre côté du sentier. On s'est regardé. Et puis, un bruit, sur ma gauche, m'a fait tourner la tête. Quand j'ai cherché les yeux de nouveau, je ne les ai plus vus. Peut-être que j'avais rêvé...

Pour repartir, j'ai attendu que la lumière du jour arrive vraiment jusqu'à moi. C'est quand j'ai voulu reprendre mon sac que je me suis aperçu qu'il n'était plus là.

Je me suis levé. J'ai regardé partout, autour de moi. Je me suis même enfoncé dans les herbes, pour voir : peut-être qu'un animal l'avait tiré à l'écart. Mais rien. Aucune trace, ni de mon sac, ni

de ce qu'il y avait dedans. Oh, il n'y avait pas grand-chose, mais quand même : c'était mon sac. Et c'était la mère qui me l'avait donné.

Où aller ? Le sentier m'attirait vers les profondeurs de la tache verte : je me suis laissé faire.

Finalement, je suis arrivé dans cette clairière. C'était bizarre. Comme une maison, avec plusieurs portes d'entrée – il y avait d'autres sentiers qui en partaient – et un toit de verdure, très haut au-dessus de ma tête, qui laissait filtrer la lumière. Les rayons du soleil dessinaient des espèces de fleurs géantes sur le sol.

J'étais là, debout, à les regarder onduler comme des flammes, quand j'ai senti une présence. Ils étaient une demi-douzaine, accroupis au bord de la clairière, à quelques mètres. Des Indiens à moitié nus, avec de drôles de peintures sur le visage et des arcs à la main. Quand je me suis approché, l'un d'eux s'est levé. Le chef, sans doute. On s'est regardé. Ses yeux brillaient comme du charbon mouillé

Il a dit quelque chose, mais je n'ai pas compris. Alors, il a touché ma chemise, puis s'est frappé la poitrine. Sûrement qu'il la voulait. J'ai défait les boutons, je me suis mis torse nu et je la lui ai tendue. Il l'a prise en hochant la tête. Il avait l'air content.

Moi, j'avais soif. Alors j'ai fait le geste de boire. Aussitôt, l'Indien s'est tourné vers l'un des autres. Il lui a dit quelque chose. C'était drôle, plein de claquements de langue. L'autre s'est levé, a pris un couteau qu'il portait à la ceinture, et s'est

éloigné de quelques mètres. Il a choisi une plante aux feuilles épaisses et brillantes, en a coupé une branche et me l'a amenée. Je ne comprenais pas. Alors il m'a montré : la plante contenait de l'eau. Il suffisait de la porter à la bouche et d'aspirer. C'était tellement bon que j'en ai fermé les yeux.

Quand je les ai rouverts, il n'y avait plus personne dans la clairière. J'ai regardé partout, j'ai appelé... Rien. J'étais seul, sans mon sac et sans ma chemise. Un peu perdu, il faut bien le dire... Mais je savais où trouver à boire ! J'ai cassé une autre branche et je me suis assis pour mieux profiter de la sensation du liquide frais coulant dans ma gorge.

Les arbres sont tellement hauts, tout autour de moi, que c'est à peine si j'aperçois le ciel. Et quels arbres ! Tronc droit, épais... Il faudrait être au moins deux pour arriver à en faire le tour de ses bras. Des feuilles d'un vert sombre qui forment comme un toit, tout là-haut. Un tapis ou une couverture, comme on veut. Un rêve de bûcheron.

Il n'y a pas à dire : je me sens bien, ici.

CHIENNE DE VIE

Marisa marche lentement. Chaque pas sur la terre rouge est une souffrance pour ses vieilles jambes. Comment va-t-elle faire pour remonter jusque chez elle, à l'extrême limite du *bairro* Terezinha ? À bout de souffle, elle s'arrête. Il n'est que 9 h du matin, mais la chaleur est déjà suffocante. Posant son sac par terre, Marisa s'efforce de respirer doucement, calmement. Son cœur bat trop vite. Elle le sent, martelant sa poitrine, comme un prisonnier qui s'épuiserait à frapper sur la porte de sa cellule. Il faut qu'il se calme. Il est trop vieux pour battre aussi vite.

Paupières baissées, Marisa attend, la tête levée vers le ciel. « Mon Dieu, aidez-moi encore un peu » supplie-t-elle intérieurement.

À l'échelle du Brésil, Alagoinhas n'est qu'une toute petite ville de province. Peuplée tout de même de cent vingt mille habitants, elle se situe non loin de Salvador, la capitale de l'état de Bahía. C'est surtout une ville pauvre, dans laquelle les sources d'emploi sont peu nombreuses. Hormis l'usine de fabrication de bière et de sodas – l'une des rares qui se soient jamais construites dans la « zone industrielle » – il n'y a pas grand-chose. Et donc peu d'argent.

Terezinha est le quartier le plus pauvre de cette ville de pauvres. Avec trois personnes sur quatre sans emploi, rares sont les gens qui y mangent à leur faim. C'est là que Marisa vit depuis toujours.

Seule avec ses chiens depuis que sa fille est morte, balayée par le crack. Quel âge peut-elle avoir ? Elle-même n'en sait rien. Elle sait juste qu'elle est vieille. Vieille et fatiguée. Pourtant, elle reprend sa marche.

Devant elle se dresse la longue côte au sommet de laquelle se trouve sa maison. Elle longe l'école Nova Esperança. Tout le long de cette ascension difficile, les cris d'enfants vont accompagner la vieille femme. Leurs rires vont la soutenir.

Comme tous les jours, Frère Cristovão se rend justement à l'école. C'est sa communauté qui la finance, alors il rencontre régulièrement la directrice pour faire le point sur ses besoins. Il connaît bien Marisa. Comme tous les habitants du quartier, d'ailleurs. Il sait qu'elle habite l'une des dernières maisons, juste avant les champs de canne à sucre. Il sait aussi qu'elle se prive parfois de nourriture pour pouvoir en donner à ses chiens. Sa seule famille. Son seul moyen de protection. Lorsqu'il la croise ainsi, il lui tient compagnie sur une partie du trajet. Se charge du sac dans lequel elle entasse ses maigres courses. Mais jamais elle ne l'a laissé venir jusque chez elle. La honte, sans doute, l'en aura empêchée. Ils sont nombreux, dans ce quartier maudit, à fermer la porte de leur mesure aux étrangers. Car Cristovão n'est pas le vrai prénom du jeune homme. Ou plutôt, ce n'en est que la traduction. Polonais, Cristovão s'appelle en réalité Krzysztof. Un nom imprononçable pour les gens d'ici. Alors, il l'a traduit. Mais ce nouveau prénom ne peut rien contre sa peau claire, ses cheveux d'un blond

cendré et ses yeux bleus rieurs derrière des lunettes de myope, tellement incongrus dans un quartier où tous ont la peau noire et les yeux sombres.

Aujourd'hui, Marisa semble particulièrement fatiguée.

— Donnez-moi votre sac ; je vous accompagne jusqu'en haut, lui propose Cristovão.

La vieille dame ne refuse même pas, comme elle le fait habituellement pour le principe ; question de fierté. Sans un mot, cette fois, juste avec un hochement de tête, elle tend son cabas au jeune homme.

Réglant son pas sur celui – hésitant – de Marisa, Cristovão décide de lui faire part d'un nouveau projet.

— Nous avons décidé, à la communauté, d'ouvrir un foyer pour les personnes âgées qui ne peuvent plus rester seules chez elles. Des gens comme vous, qui n'ont pas de famille pour s'occuper d'eux. Qu'est-ce que vous en pensez ? C'est une bonne idée ?

— Je ne partirai jamais de chez moi.

— Oh, mais personne ne vous le demande ! De toute façon, pour l'instant, ce n'est qu'un projet.

Cristovão n'insiste pas. D'ailleurs, leurs chemins se séparent bientôt. Mais il sent bien qu'il l'a froissée...

Dans un dernier effort, Marisa pousse la porte de sa courette. C'est une méchante plaque de tôle rouillée. Un vieux bidon, martelé des heures durant pour l'aplanir à peu près. Aucun système

de fermeture. De toute façon, cela n'empêcherait pas les jeunes de rentrer.

Dans un recoin, un vague cabanon de bois et de tôle mêlés abrite les chiens. À l'arrivée de la vieille dame, des aboiements plaintifs s'en échappent : les animaux ont faim et quémangent leur pitance. L'un d'entre eux tente de s'approcher, mais à peine a-t-il passé le museau à l'extérieur de son taudis que Marisa le menace d'un bâton. Aussitôt, le museau disparaît dans la pénombre.

En fait, la vieille dame n'aime pas les chiens. Elle en a, comme d'autres – dans les quartiers riches – installent une alarme dans leur maison : pour se sentir en sécurité. Mais hors de question qu'ils lui tournent autour ! Alors Marisa ne fait pas un pas dans sa cour sans son bâton. Quand elle part en ville, elle le dépose près de la porte. Et dès qu'elle la pousse pour rentrer, elle le reprend en main. C'est ainsi. Une habitude qui remonte à l'époque où sa fille vivait encore avec elle, avec le bébé. Le petit marchait à quatre pattes dans la cour ; les chiens étaient sans arrêt après lui.

À bout de forces, la vieille dame se laisse tomber lourdement sur l'unique chaise de son logis. Sa seule richesse, en fait. Pour le reste, dans la petite pièce qui lui sert de maison, il n'y a qu'un vieux matelas de chiffon à même le sol – son lit –, un réchaud à gaz pour préparer le riz, quelques casseroles posées sur une étagère brinquebalante et – sur un fil tendu d'un mur à l'autre – les quelques hardes qui composent sa garde-robe.

Marisa repense à ce que lui a dit le jeune Frère. Un foyer pour les vieux. Comme elle. Jamais elle n'acceptera d'aller dans un endroit pareil ! Elle a trop de fierté pour ça. Plutôt mourir chez elle que d'accepter une telle déchéance.

À l'école Nova Esperança, Frère Cristovão ne peut pas faire un pas sans qu'une armée d'enfants ne se mette à le suivre. Leur nombre l'étonne toujours. C'est que les familles sont nombreuses, à Terezinha ! Comme tous les pauvres du monde, ceux d'ici n'ont que leurs enfants pour richesse.

Des enfants qui prendront soin d'eux lorsqu'ils seront trop âgés ou trop usés pour subvenir eux-mêmes à leurs besoins. Leur assurance vieillesse, en somme.

Des enfants qu'il faut faire d'autant plus nombreux que tous n'atteindront pas l'âge adulte. Un malheur est vite arrivé. Les coins sombres ne manquent pas dans ces quartiers périphériques où l'électricité est rare. Et l'on y est prompt à jouer du couteau.

L'alcool et la drogue font aussi des ravages. Hommes et femmes, sans distinction, en sont les victimes. Soumis à leurs effets dévastateurs, les êtres humains perdent le peu de dignité qui leur reste. On frappe, on tue, on viole. L'étranger de passage comme son voisin... ou son propre enfant.

« Comment peuvent-ils tous arborer de tels sourires ? » se demande parfois Cristovão. S'il n'était pas lui-même porté par une foi

inébranlable, il aurait tendance à se dire qu'ils sont fous. Mais les enfants restent des enfants. Et ils ont besoin de jouer. Alors les Frères les invitent, chaque après-midi, dans leur communauté pour la *brincadeira*. Un espace de jeu supervisé par le Frère Carlos. Enfin... Supervisé est un bien grand mot ! Ils sont tellement nombreux, les petits de la *brincadeira*, qu'il est impossible de tout voir. Et ce n'est pas parce qu'ils se trouvent dans l'enceinte de la mission qu'ils vont oublier le seul langage qu'ils connaissent : celui de la violence.

Mus par leur instinct de survie, ils l'apprennent très tôt, ce langage. Pourtant, les plus grands – les filles, surtout – interviennent parfois dans les conflits qui opposent les plus jeunes. Comme s'il y avait certains seuils, certaines limites à ne pas dépasser. Pas plus tard qu'hier, un petit noiraud de cinq ou six ans s'est jeté sur un autre et l'a mordu à la gorge. Jusqu'au sang. Des cris ont fusé. Aussitôt, un groupe de supporters s'est formé autour des deux garçonnets qui se bourraient désormais de coups de poings. On les encourageait, dans un crescendo qui semblait ne jamais vouloir finir.

- Vas-y ! Plus fort !
- Tape dans les couilles !
- Défonce-lui le crâne !
- Saigne-le comme un poulet !

Deux filles d'une douzaine d'années ont alors pris les choses en main. D'une paire de claques magistrale, chacune d'entre elles a envoyé par terre l'un des combattants. Les deux petits n'ont

pas bronché, se contentant de s'éloigner l'un de l'autre en se jetant un regard noir. Nul doute qu'ils se retrouveraient ailleurs, plus tard. Quant aux supporters, ils se sont aussitôt éparpillés, déçus de la brièveté du combat.

Ce qui amène tant de monde à la *brincadeira*, c'est le goûter. Des fruits frais : c'est ce qui coûte le moins cher, dans la mesure où les arbres fruitiers sont nombreux sur le terrain de la communauté. C'est aussi ce qui manque le plus aux enfants : des vitamines. La plupart d'entre eux ne se nourrit guère que de riz.

Pour ceux dont c'est l'anniversaire, il y a aussi un gâteau. Un énorme gâteau. Préparé par la cuisinière de la communauté. Une partie sera consommée sur place, avec les autres : les Frères espèrent ainsi développer chez les enfants le sens du partage. Le reste est destiné à la famille.

C'est peu, mais c'est déjà énorme. Alors, même si la *brincadeira* ne commence officiellement qu'à 15 h, ils sont nombreux à faire le siège du portail dès la fin de la matinée, quand l'école publique de la ville les rejette à la rue.

L'école Nova Esperança fonctionne différemment. Là, les enfants sont accueillis toute la journée. Il y a les cours, mais aussi du sport, du théâtre, de l'aide aux devoirs... Tant que les enfants sont dans l'enceinte de l'école, ils sont en sécurité. Dans une atmosphère propice à l'étude. Loin de la violence de l'extérieur. On leur fournit aussi le repas de midi. Bref, on essaie de leur donner une vie d'enfant.

Deux semaines qu'il n'a pas vu la vieille Marisa... Cristovão est inquiet : la dernière fois, elle semblait pouvoir à peine marcher. Alors, il décide d'aller voir chez elle. Cela ne lui plaira certainement pas, mais tant pis : il est de son devoir de se préoccuper des habitants du quartier.

Le jeune homme monte la côte d'un pas vif, stimulé par l'inquiétude : en temps normal, il ne se passe guère plus de trois ou quatre jours sans qu'il ne rencontre la vieille dame. Peut-être est-il déjà trop tard ?

À l'angle de la ruelle où Marisa le congédie d'habitude, il hésite. Une fraction de seconde. Parce qu'il a l'impression de franchir une frontière, de braver un interdit. Mais aussi parce qu'il ne sait pas où aller.

Le mouvement d'un rideau attire son regard : une petite fille semble le surveiller. Cristovão s'approche. Le rideau n'est qu'une feuille de plastique jauni, mais il y a bien une gamine derrière. Immobile et muette. Restant à bonne distance, pour ne pas la faire fuir, le jeune homme l'interpelle.

— Bonjour ! Tu sais où habite la vieille Marisa ?

Pas de réponse, mais il lui semble distinguer un bref signe de tête. Cristovão insiste.

— Tu pourrais me conduire jusque chez elle ? Je ne l'ai pas vue depuis deux semaines ; je voudrais m'assurer qu'elle va bien.

Il y a une sorte de flottement derrière le rideau de plastique, puis une main s'en empare, un visage apparaît. La petite fille le jauge du regard, puis se décide. Le rejoignant dans la ruelle, sans

un mot, elle lui fait signe de la suivre.

Quelques minutes plus tard, elle s'arrête devant la porte de tôle rouillée. La montre du doigt.

— Attention aux chiens, dit-elle simplement avant de faire demi-tour.

Cristovão pousse la porte. Aussitôt, des grognements s'élèvent du cabanon des chiens. Un inconnu dans leur cour ! Sans compter que les bêtes doivent être affamées. Résolument, le jeune homme avance d'un pas. Referme la porte et frappe un grand coup du pied sur le sol. Les grognements s'apaisent.

Lentement, le jeune homme traverse la petite cour. Sur ses gardes. Prêt à faire face si d'aventure les animaux décidaient de s'en prendre à lui. Mais non : plus aucun bruit ne sort de leur tanière.

En entrant dans la petite maison de Marisa, une odeur prend le jeune Frère à la gorge. Une odeur qu'il connaît bien : celle de la mort, avant qu'elle ne frappe. Mais ce qu'il remarque surtout, c'est cette chaise. Placée face à l'entrée, dans la seule zone de lumière de la pièce, exposée comme une œuvre d'art. Un trône ! Mais un trône vide.

D'un tas de chiffons, par terre, un gémissement s'échappe, attirant l'attention du jeune homme. Il s'approche. C'est la vieille Marisa. Elle paraît tellement petite, recroquevillée sur son matelas misérable, que c'est tout juste s'il la reconnaît. Ses lèvres sont desséchées, sa peau tendue comme celle d'un tambour ; elle n'en a plus pour longtemps. Cristovão est heureux de ne pas être

arrivé trop tard. Il lui sourit. Inutile de parler : tous deux savent que la fin est proche. Mais la vieille femme a des choses à dire.

— Les chiens... commence-t-elle.

— On va s'en occuper, la rassure le jeune homme.

— Il y en a un... Il n'est pas comme les autres. Il n'entend pas... C'est...

Dans un sursaut, la vieille femme s'empare de la main de Cristovão et la serre contre sa poitrine. Si fort que ses jointures blanchissent... Sitôt après, elle n'est plus là.

Libérant sa main, le jeune homme abaisse les paupières sur le regard déjà voilé. Agenouillé sur le matelas, il prie. De l'autre côté de la cour, les chiens se mettent à hurler.

Secoué, Cristovão se relève. Parcourt la pièce d'un regard las. Fait quelques pas. Hésite... Et finalement se laisse tomber sur la chaise. La petite cour lui fait face, avec – droit devant lui – la plaque de tôle rouillée qui sert de porte et, dans le coin, le cabanon des chiens.

Les animaux hurlent toujours.

Combien y en a-t-il, entassés dans ce réduit ? Sans doute deux ou trois. Pas plus : la vieille Marisa n'aurait pas pu nourrir toute une meute. Deux ou trois qui vont venir s'ajouter aux hordes de chiens errants qui rôdent dans le quartier, s'attaquant aux bébés laissés sans surveillance.

Cristovão s'approche du cabanon. Méfiant, il s'est armé du bâton de la vieille dame. Mais maintenant que leur maîtresse est morte, les

chiens ne le considèrent plus comme un ennemi. Au contraire : sans doute voient-ils en lui leur dernière planche de salut.

Un museau apparaît. Une vieille chienne pelée avance lentement, dos rond, queue baissée, dans une attitude de totale soumission. Elle s'allonge dans la poussière et se met à gémir doucement. Le jeune homme sent alors des larmes perler à ses paupières. Les larmes que la mort de Marisa n'avait pas su lui arracher.

Ses lunettes à la main, il se frotte doucement les yeux. Soupire en tremblant « Mon Dieu, accueillez-la... » et remet ses lunettes.

À ses pieds, il n'y a plus une bête, mais deux. Deux chiens plaintifs qui semblent faire acte d'allégeance. Mais ce qui laisse le jeune homme pantois, c'est...

— Relève-toi, voyons ! Comment t'appelles-tu ?

Derrière les chiens, un enfant d'une demi-douzaine d'années est sorti du cabanon. À quatre pattes, vêtu de haillons, il a adopté la même attitude de soumission, visage dans la poussière.

Les derniers mots de la vieille dame résonnent soudain aux oreilles de Cristovão : « Il n'est pas comme les autres. Il n'entend pas... »

— Relève-toi, répète le jeune homme.

Mais l'enfant ne bouge pas. S'accroupissant alors devant lui, Cristovão lui pose doucement la main sur l'épaule. L'enfant relève la tête. Hésite. Puis s'approche lentement et vient, avec des gémissements de chiot, enfouir son nez dans les boucles blondes. Cristovão se sent chavirer, le

cœur au bord des lèvres.

— Comment t'appelles-tu ? répète-t-il.

Toujours pas de réponse. Manifestement, l'enfant est sourd. Le jeune Frère se souvient alors. Marisa avait une fille et un petit-fils. Sa fille est morte d'avoir trop fumé du crack. L'enfant n'était alors qu'un bébé. Personne ne l'avait plus jamais revu. On avait supposé qu'il était mort aussi : cela arrivait souvent aux enfants de mères droguées. Finalement, il avait vécu. Avec un handicap.

Dès lors, à quoi aurait-il donc pu servir ? Incapable de subvenir à ses propres besoins, comment aurait-il pu, le moment venu, s'occuper de sa grand-mère ? Cristovão imagine le désarroi de la vieille dame... En toute logique, elle n'aurait même pas dû garder l'enfant : pourquoi s'encombrer d'une bouche à nourrir inutile ? Mais l'abandonner avait dû être au-delà de ses forces.

Alors, il était devenu chien parmi les chiens.

LA VI PA FACIL

— Descends ! Barre-toi !

L'homme braquait son arme sur Wilfried. Il n'avait pas l'air de plaisanter... Devant le 4x4, deux motos étaient apparues, rendant toute tentative de démarrage inutile – sauf à rouler sur les pilotes. Le jeune homme sortit de son véhicule sans protester, les deux mains bien visibles, comme il l'avait vu faire dans les séries télévisées.

Aussitôt, on le tira en arrière.

— Barre-toi ! lança l'autre de nouveau.

Wilfried eut juste le temps d'apercevoir le bidon d'essence ; déjà, il était de l'autre côté de la rue et frappait à grands coups sur le portail métallique du centre médical. Derrière lui, des cris résonnèrent. Puis des bruits de moteur. Et ce fut le silence. Se retournant alors, il vit son véhicule en flammes.

— Ça va, ça va... grommelait une voix derrière le portail. Pas la peine de taper si fort...

— L'extincteur, vite ! cria Wilfried dès que la porte se fut entrouverte. Le 4x4 brûle !

Rapidement, on maîtrisa le feu. Les dégâts ne seraient pas trop importants : deux sièges en cendres, les garnitures intérieures fondues, de la tôle à repeindre... Le pire avait été évité : l'incendie n'avait atteint ni le moteur, ni le réservoir. N'empêche qu'on avait – littéralement – eu chaud !

Patrick, le logisticien, et Isabella, la chef de mission, regardaient le véhicule sans dire un mot.

Inutile de parler : ils savaient bien pourquoi tout cela était arrivé. Il suffisait de se retourner et de lire les inscriptions peintes sur le mur du centre la nuit précédente. « Patrick, Isabella, petits colons » suivi d'un dernier mot : « Atata ! » « Attention ! », en créole d'Haïti.

— Merde ! finit par lâcher Patrick. Ils exagèrent !

Six mois plus tôt, trois chauffeurs avaient été licenciés. Ces idiots avaient trouvé le moyen de faire un plein à la pompe de près de quatre-vingt-dix litres de carburant alors que le réservoir de leur voiture ne dépassait pas les cinquante litres. On ne les avait même pas licenciés pour faute grave. Pourtant, on aurait pu. Ou plutôt : on aurait dû ! Mais non, ils avaient même eu droit au versement de leur salaire jusqu'à la fin du mois en cours. La procédure avait été entérinée par le Ministère du Travail et l'affaire avait été classée. Mais tout ça, c'était avant. Avant ce tremblement de terre du 12 janvier qui avait pratiquement détruit Port-au-Prince.

Depuis, des tas de gens se retrouvaient à la rue, dans des abris de fortune. Bien sûr, l'aide internationale s'était vite déployée. N'empêche que trois mois plus tard, on n'était toujours pas vraiment sûr de manger le lendemain. Les chauffeurs licenciés n'échappaient pas à la règle. Sauf qu'en plus, ils avaient perdu leur boulot. Alors, tous les moyens étaient bons pour essayer de récupérer un peu d'argent.

Quelques semaines plus tôt, un avocat avait

contacté Isabella : les chauffeurs réclamaient le paiement des six mois de salaire qui, selon eux, leur étaient toujours dus. Elle avait refusé de les payer. S'en étaient suivis des courriers pleins de menaces, des insultes au téléphone, des jets de pierres sur le centre médical au milieu de la nuit, les tags sur les murs, et maintenant cette attaque. Une espèce de nausée lui montait aux lèvres. L'usure de la mission aidant, elle avait de plus en plus de mal à supporter ces excès.

— On ne peut plus bosser dans ces conditions, finit-elle par lâcher. Je vais prévenir les gangs qu'on ferme le centre.

Patrick hocha la tête, pas tout à fait convaincu quand même. Fermer le centre médical, c'était prendre le risque de se mettre à dos la population du quartier. Et Martissant n'était pas vraiment ce qu'on pouvait qualifier de quartier tranquille. Ce n'est pas pour rien que Isabella rencontrait régulièrement les chefs de gangs : il fallait, sinon négocier avec eux, du moins se faire connaître – ou reconnaître – pour éviter les problèmes de sécurité.

Les gangs étaient nombreux dans le quartier. Trafic d'armes, de drogue, prostitution, pseudo protection de la population : tous les moyens étaient bons pour se faire de l'argent. La lutte entre eux était rude, chacun ne rêvant que d'une chose : élargir sa zone d'influence. Pour eux, le tremblement de terre était surtout une excellente opportunité de diversifier leur business.

Cette jungle avait malgré tout son roi. Une espèce d'autorité suprême qui imposait – Dieu

seul sait comment – sa loi. Ce roi lion, c'était Johnny.

— Tu sais sûrement qu'on nous a brûlé une voiture ?

— Je sais.

— Ça ne peut pas continuer comme ça. Alors, on a décidé de fermer le centre. Je voulais que tu le saches.

L'homme ne répondit pas, ce qui n'étonna pas Isabella : Johnny n'était jamais particulièrement loquace. Grand, musclé, impassible et avare de ses mots, il collait même parfaitement au stéréotype du chef de gang. Mais comment diable fallait-il interpréter ce silence ?

— Bon, ben... À la prochaine, lança gauchement la jeune femme, en se levant de la chaise où elle était assise.

Un vague signe de tête lui répondit. Décidément, Johnny était encore moins causant qu'à l'ordinaire.

Dans la voiture, Wilfried attendait nerveusement. Depuis l'attaque dont il avait été l'objet, il se sentait mal à l'aise derrière son volant. Un comble pour un chauffeur ! En tout cas, dès qu'Isabella se fut installée à ses côtés, il démarra sans demander son reste.

Le lendemain, les premiers patients se présentèrent, comme d'habitude, dès l'aube. Lorsque le portail s'ouvrait, il y avait toujours une longue file d'attente. Beaucoup d'infections respiratoires et de diarrhées plus ou moins aiguës

dues aux conditions de vie précaires des sinistrés du quartier. Vivre – et dormir – dehors, sous des abris de fortune, exposé au vent et à l’humidité, n’était pas spécialement bon pour les bronches. La difficulté d’accéder à une eau propre faisait le reste.

Ce matin-là, il y avait bien trente personnes alignées le long du mur d’enceinte lorsque Isabella arriva pour annoncer la fermeture du centre. Elle avait préféré se déplacer plutôt que de laisser le gardien informer les gens : il aurait fallu qu’il ouvre le portail pour sortir à leur rencontre et les patients en auraient certainement profité pour entrer dans la cour et faire le siège de l’établissement.

Patrick avait tenu à l’accompagner, prévoyant des réactions houleuses.

— Le centre ne va pas ouvrir aujourd’hui, annonça calmement la jeune femme. Après les jets de pierre et les inscriptions sur les murs, nous avons été victimes d’une agression à main armée. On a même mis le feu à l’un de nos véhicules. Nous ne pouvons pas accepter de travailler dans ces conditions.

On commença à s’agiter dans la file d’attente. Ceux qui ne comprenaient pas le français demandaient qu’on leur traduise. Le temps que l’information atteigne les derniers, une sorte d’hébétude sembla paralyser tout le monde. Puis une voix féminine s’éleva.

— Et demain, ce sera ouvert ?

— Non. Demain, ce sera encore fermé. Et ça le restera tant que les problèmes de sécurité ne

seront pas réglés.

En fait de protestations, c'est un silence atterré qui accueillit ces paroles.

— Je suis désolée, ajouta Isabella, mal à l'aise, en remontant dans le véhicule où attendait Patrick.

Après un instant d'hésitation, celui-ci démarra et reprit la route du bureau, surveillant la réaction des gens dans son rétroviseur. Mais rien ne se passa : le groupe se contenta de les regarder s'éloigner. Ce qui était finalement plus effrayant qu'une bordée d'insultes.

Au bureau, les deux jeunes gens furent rapidement happés par les soucis du quotidien. Patrick était en charge de l'approvisionnement de la mission, ce qui n'était pas une mince affaire dans ce contexte.

Le port de Port-au-Prince, comme l'aéroport, n'était encore que partiellement opérationnel, alors il fallait souvent faire transiter le matériel par la République de Saint-Domingue. Les formalités de dédouanement, qui n'avaient pas vraiment été simplifiées, pouvaient prendre des semaines, voire des mois, quand tout était nécessaire, là, maintenant, tout de suite. D'ailleurs, les médicaments venaient régulièrement à manquer pour les cliniques mobiles. Alors, Patrick se débrouillait avec ses collègues des autres ONG : « j'ai des sels de réhydratation orale en trop ; tu n'aurais pas des antibiotiques ? » C'était ce qu'il aimait dans son travail : trouver des solutions – parfois très

simples – à des problèmes réputés insolubles, toujours différents mais aussi toujours renouvelés. Aucune chance de s’ennuyer !

Il devait aussi gérer le personnel logistique et le parc de véhicules, procurer à tous les moyens de communication nécessaires – ordinateurs et connexion Internet, radios VHF – et se tenir prêt à parer à toute éventualité en termes de sécurité.

Ce qui s’était passé la veille le préoccupait. Pour l’instant, il n’y avait pas eu agression de personnes – les incendiaires, même s’ils l’avaient menacé avec une arme, ne s’en étaient pas pris à Wilfried – mais il y avait incontestablement une progression dans les menaces. Jusqu’où tout cela pouvait-il aller ? Quelques années auparavant, les enlèvements de personnes étaient monnaie courante à Port-au-Prince. Jusqu’à quinze par jour ! Les libérations se faisaient toujours contre rançon : un moyen comme un autre – d’une efficacité prouvée – de gagner sa vie. L’industrie du kidnapping n’avait certes pas repris, n’empêche...

Deux expatriées d’une autre ONG française avaient disparu pendant une semaine après avoir été enlevées sur les quatre cent mètres qui séparaient leur bureau de leur maison d’habitation. Un trajet qu’elles parcouraient pourtant en voiture. Y avait-il eu paiement de rançon ? Patrick n’en savait rien. Mais il ne se sentait pas tranquille.

De son côté, Isabella s’était mise en devoir de contacter l’avocat des chauffeurs licenciés.

— Je me garderai bien d'accuser vos clients, commença-t-elle au téléphone, mais depuis que vous m'avez exposé leurs demandes, les incidents ne cessent de se multiplier. Hier, des individus ont même incendié l'un de nos véhicules. Les choses deviennent très graves.

— Vous savez, répondit l'avocat, un accord à l'amiable est sans doute possible.

— Un accord à l'amiable, dites-vous ?

— Oui. Mes clients demandent que vous leur payiez les six mois de salaire qui leur sont dus...

— Ils ne leur sont pas dus ! coupa aussitôt la jeune femme. Les sommes dues ont été versées en leur temps. La procédure a été validée par le Ministère du Travail !

— Oui, enfin, disons que mes clients demandent le versement de six mois de salaire... Eh bien, si vous me versez directement l'équivalent de trois mois, je me fais fort de conclure cette affaire.

— Vous verser l'argent à vous ?

— Oui. Je servirai d'intermédiaire. Ne vous inquiétez pas : je saurai les convaincre d'arrêter les poursuites.

Isabella resta sans voix. Ce que l'homme lui proposait était tout bonnement illégal. En effet, si par hasard – ou égarement – l'ONG décidait de verser de l'argent aux chauffeurs, elle ne pouvait le faire que via le tribunal. La solution préconisée par l'avocat consistait donc... à lui verser un pot-de-vin pour qu'il décourage ses clients de poursuivre leurs attaques ! L'instinct de survie régnait à tous les étages de la population.

En réunion d'équipe, on avait bien sûr évoqué « la saga des chauffeurs », selon l'expression désormais consacrée. La position du siège était claire : on ne lâche rien. Mais ce qui était d'une limpidité aveuglante à Paris devenait beaucoup moins évident à Port-au-Prince. Ici, il fallait composer. Avec les chauffeurs, avec l'avocat, mais aussi avec les gangs et la population du quartier.

— On ne peut pas laisser le centre médical fermé *ad vitam æternam*, fit remarquer Camille, le médecin en charge des consultations. Les gens ont besoin de soins. Si on est là, mais qu'on ne fait rien, notre présence n'a plus de sens.

— On ne fait pas rien, temporisa Isabella. Tu oublies les cliniques mobiles et la campagne de vaccination qui est en cours.

— Oui, mais bon... Le centre médical, il est vital pour les gens du quartier. Il n'y a qu'à voir le nombre de personnes qui y viennent chaque jour.

Nombre de patients présentaient en fait des pathologies plutôt bénignes. Mais tous avaient vécu le tremblement de terre et le traumatisme était toujours bien présent. Dans les corps blessés et dans les consciences parfois vacillantes. Tous avaient besoin de parler au médecin. Que celui-ci ne comprenne pas le créole ne changeait rien à l'affaire : il recevait de toute façon un flot de paroles qui demandait juste à s'épancher quelque part. Si cela ne pouvait plus avoir lieu, qui sait pendant combien de temps toutes ces paroles refoulées pourraient rester endiguées sans provoquer de nouvelles catastrophes ?

L'équipe avait finalement opté pour une

fermeture de deux semaines. Éventuellement renouvelable. On verrait bien selon l'évolution de la situation...

La première semaine, Isabella et Patrick revinrent chaque matin expliquer aux patients qui faisaient la queue devant la porte pourquoi le centre n'ouvrirait pas. Et chaque matin, ils repartaient avec le poids de la résignation de la foule sur leurs épaules.

— Je crois que je préférerais qu'ils s'énervent, soupira un jour le jeune homme.

— Rassure-toi, ironisa sa collègue, ça finira sûrement par arriver !

Les deux semaines de fermeture initialement prévues étaient maintenant presque écoulées. L'après-midi même, il y avait une nouvelle réunion d'équipe. Il fallait décider de la suite des événements.

— Bon, faisons le point, commença la chef de mission. Du côté des chauffeurs, rien à signaler : leur avocat est aux abonnés absents.

— Pas d'incident notable non plus, ajouta Patrick. Je ne sais pas si ce sont nos visites à Johnny ou la peur d'aller trop loin, mais en tout cas, depuis l'incendie du 4x4, il n'y a pas eu le moindre problème. Même les inscriptions sur les portes du centre médical ne sont pas réapparues quand on les a effacées. Ce qui avait été le cas auparavant.

— Et du côté de la population ? interrogea Isabella.

— Rien à signaler non plus, répondit Camille

qui, depuis la fermeture du centre médical, apportait son aide aux équipes de clinique mobile. On m'a souvent demandé pourquoi je n'étais pas au centre. J'ai expliqué pourquoi ; les gens ont eu l'air de comprendre.

Indécis, les trois jeunes gens se regardaient en silence quand on frappa à la porte.

C'était Carline, l'assistante administrative. L'air gêné, elle expliqua qu'une délégation de gens du quartier voulait voir « les Blancs ».

— Ils sont nombreux ?

— Quatre.

— Fais-les entrer.

Deux femmes et deux hommes s'approchèrent, tous vêtus de blanc comme les adeptes du vaudou lors de leurs fêtes. Menant le groupe, une matrone impressionnante prit la parole.

— Nous avons besoin du centre médical. Il y a beaucoup de malades. Il faut faire sortir le mauvais œil.

— Vous devez savoir pourquoi le centre est fermé ? intervint Isabella.

— Nous savons, dit l'un des deux hommes en hochant la tête. Vous avez sûrement bien fait. Mais maintenant, il faut rouvrir. Les gens du quartier ne peuvent pas attendre plus longtemps.

— Nous allons organiser des tours de garde, continua l'autre. Il y aura toujours du monde devant le centre pour s'assurer que personne ne vienne s'en prendre à vous.

— Vous avez pensé aux gangs ?

— Ce ne sont pas les gangs qui vous embêtent.

Eux aussi ont de la famille qui tombe malade. Les perturbateurs sont d'un autre quartier. On ne va pas les laisser faire.

La plus jeune des deux femmes – presque encore adolescente, longiligne et manifestement enceinte – prit la parole à son tour.

— Il faut rouvrir le centre. S'il vous plaît.

Isabella s'était fait une règle de ne jamais prendre une décision sous la pression. Il ne fallait pas céder aux affects, trop violents dans sa profession. Cette fois, pourtant, elle faillit déroger à sa propre règle. Mais se reprit à temps.

— Nous allons en discuter, répondit-elle. Nous viendrons demain matin au centre vous dire ce qu'il en est.

Les visiteurs partis, la décision fut rapidement prise. Déjà, avant leur arrivée, tous se disaient – sans l'avoir verbalisé – qu'il y avait peu de sens à faire durer la fermeture. Alors après...

Le lendemain matin, Isabella, Patrick et Camille prirent ensemble la route du centre médical. Wilfried était au volant : il avait tenu à être présent lui aussi ce jour-là.

Patrick ne pouvait s'empêcher d'être dubitatif.

— J'ai du mal à y croire, à leur système de garde. Je suis sûr que c'est du pipeau. Il n'y aura personne.

Camille et Isabella étaient plus optimistes. Camille, surtout, qui avait plus d'une fois eu l'occasion de s'émerveiller du courage et de la dignité de ses patients.

— La jeune fille d'hier, je l'ai déjà vue au

centre. Elle a perdu ses parents, son mari... Il ne lui reste qu'une petite sœur de six ans. C'est pour la même qu'elle était venue : elle toussait comme une tuberculeuse. On a pu la guérir, mais ça a été tout juste. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé de plus...

La file d'attente, dans la rue, était bien plus longue que d'habitude. Manifestement, la nouvelle de la possible réouverture avait fait le tour du quartier.

Devant le grand portail métallique, des pétales de fleurs multicolores avaient été éparpillés, comme autant de notes d'espoir. La délégation de la veille était là, dans ses vêtements blancs, confiante et digne. À ses côtés, un groupe de jeunes hommes se tenait prêt à monter la garde. Isabella leur fit face et sourit.

— Les gens peuvent entrer : le médecin est de retour. Nous rouvrons le centre.

La matrone sourit à son tour. Aussitôt, un chant s'éleva de la foule de malades. Émus, les jeunes expatriés n'osaient pas se regarder, de peur de voir dans les yeux des autres les larmes qui mouillaient les leurs. Camille s'engouffra à l'intérieur.

— Il faut que je commence les consultations.

Isabella et Patrick restèrent un moment côte à côte sur le trottoir à regarder les patients entrer dans la cour. Des sourires fleurissaient sur les visages, malgré la souffrance. L'espoir était de nouveau en marche. Grâce à la cohésion de la communauté, la vie reprenait.

Sur le chemin du bureau, le téléphone portable de Isabella se mit à sonner. C'était Johnny. Il demandait à la voir.

— Ça t'embête si on y va tout de suite ? demanda-t-elle à Patrick.

— Pas du tout. D'ailleurs, je suis curieux de savoir ce qu'il te veut !

Le chef de gang trônait sur sa terrasse, comme à son habitude. Mais il n'était pas seul. Debout près de lui, qui n'en menaient manifestement pas large, il y avait... les chauffeurs licenciés.

— Nos amis sont devenus raisonnables, commença Johnny. Ils ont décidé de se contenter d'un mois de salaire. Pour faire taire leur avocat.

Isabella et Patrick échangèrent un regard. Un compromis. Pourquoi pas, après tout ?

— Il faut que j'en parle avec ma responsable de programmes, au siège, temporisa Isabella.

Johnny se tourna vers les chauffeurs.

— Vous avez entendu ? Quand on aura la réponse, on vous appellera.

Les congédiant d'un vague geste de la main, il se carra ensuite dans son siège et se fendit d'un large sourire derrière ses lunettes noires.

— Tout ça, c'était pas bon pour mon business !

LA MAMAN D'ELENA

— Elena, viens ! Regarde ce que je t'amène...

Juan n'est pas l'homme le plus riche de son village, loin de là, mais à chaque fois qu'il va à La Paz pour faire des achats, il ramène quelque chose à sa fille. La petite le sait bien et c'est de toute la vitesse de ses petites jambes qu'elle accourt lorsqu'il l'appelle. Cette fois, c'est une batterie de cuisine miniature qu'elle découvre, soigneusement emballée dans des feuilles de papier journal. Il y a des assiettes, une poêle – garnie de faux œufs au plat – une gamelle pour faire cuire le riz, un pichet pour la boisson, et des verres. Le tout en fer blanc, reproduisant de vrais ustensiles. Elena en perd la parole, mais les étoiles qui brillent dans ses yeux disent assez combien elle est heureuse.

— Ça te plaît ? demande son père, déjà sûr de la réponse.

La petite hoche la tête en rougissant et se jette dans ses bras. Juan la serre fort contre lui ; il est heureux. Jusqu'à ce qu'il surprenne le regard courroucé de sa femme, posé sur eux.

— Allons, va jouer, dit-il à Elena, en la repoussant gentiment.

Puis il rejoint sa femme, qui l'accueille avec sa mauvaise humeur habituelle.

— Tu gâtes trop ta fille.

— C'était la *feria de las Alasitas*, s'excuse Juan. Tu sais bien que c'est le seul marché de l'année où on trouve ce genre de chose.

Teresa hausse les épaules et se remet à éplucher les pommes de terre. De toute façon, Juan a toujours une bonne excuse pour acheter quelque chose à sa fille. À croire qu'il en est amoureux ! Elle, par contre... Ah, avant leur mariage, il lui faisait des cadeaux. Ça, oui ! Mais depuis la naissance de sa fille, c'est comme si elle, sa femme, n'existait plus.

Comme la plupart des paysans des Yungas, ces basses terres de l'Altiplano proches de la plus grande ville de Bolivie, Juan cultive la coca. Depuis des temps immémoriaux, la petite feuille verte est consommée par les habitants de l'Altiplano. Ses effets coupe-faim et analgésique les aident à supporter les rigueurs du climat. Par ailleurs, c'est un élément incontournable de toutes les cérémonies : offrande à Pachamama – la terre nourricière – elle est aussi largement utilisée par les *yatiris* – les sorciers guérisseurs – pour traiter leurs patients.

Le père de Juan cultivait déjà la coca avant lui, dans ce village où il est né et a grandi. Très vite, d'ailleurs, il a commencé à travailler aux champs : il n'avait pas douze ans que l'école n'était déjà plus pour lui qu'un lointain souvenir.

Juan ne se plaint pas. D'ailleurs, il ne se plaint jamais. Sa vie n'est pas facile, mais il a de quoi nourrir sa famille et c'est tout ce qui compte. Teresa et la petite Elena. Son trésor ! Il ne comprend pas pourquoi sa femme lui reproche sans cesse de la gâter. Il l'aime tellement, cette petite ! Quand ses grands yeux marron se posent

sur lui, il se sent fondre. Il sait bien que ce n'est pas très normal – tout le monde sait que ce sont les fils qui sont importants dans une famille, pas les filles – mais c'est plus fort que lui. Et puis, de toute façon, il n'a pas de fils à aimer. Alors c'est Elena qui reçoit toute sa tendresse. Il rêve pour elle d'un avenir radieux et il fera tout pour que cet avenir se réalise.

La vie de cultivateur de coca pourrait être belle. Elle l'a été par le passé. Quand Juan était enfant, il accompagnait parfois son père au marché de La Paz. Avec d'autres paysans du village, ils louaient un camion. On remplissait la benne de grands sacs remplis à craquer des petites feuilles vertes et on partait tôt le matin. Les hommes voyageaient assis sur leur marchandise, emmitouflés dans des ponchos d'alpaca, le bonnet à oreillettes enfoncé sur le crâne jusqu'aux yeux.

Juan se souvient encore de son premier voyage. Son père lui avait donné un poncho et un bonnet trop grands pour lui. Le genre de vêtement qu'il ne portait jamais : dans les Yungas, les températures sont clémentes. Devant le regard interrogateur de son fils, il avait juste dit :

— Tu comprendras.

En partant, à l'aube, Juan avait hésité à s'affubler des vêtements trop grands. Il ne faisait pas si froid, après tout. Il n'y avait que les vieillards pour avoir besoin d'une telle quantité de laine sur le dos ! Mais finalement, ne sachant qu'en faire d'autre, il les avait enfilés.

La première heure dans la benne du camion avait filé si vite qu'il ne l'avait pas vue passer. bercé par les cahots de la piste, calé par les matelas de feuilles de coca, Juan avait somnolé doucement. Puis, au fur et à mesure que l'on était monté en altitude, la morsure du froid sur sa peau l'avait saisi, le maintenant bien éveillé. Tous grelottants de froid, ils avaient passé dans le brouillard le col de la Cumbre. Après, on avait rejoint le goudron et la descente vers la Paz avait commencé. Il faisait moins froid, mais le camion filait vite sur la route. Quand ils étaient finalement arrivés à destination, le père avait dû aider Juan à descendre de la benne : ses membres étaient comme paralysés.

Juan sourit toujours en évoquant ce souvenir. C'était l'époque où on ne prenait pas plus de risque en cultivant la coca qu'en cultivant des oranges. Aujourd'hui, les choses ont bien changé.

Quand les premiers *gringos* sont arrivés pour acheter la coca, les anciens du village se sont réunis pour décider de ce qu'il fallait faire. Vendre ou pas ? Certes, les étrangers proposaient beaucoup d'argent. Mais pouvait-on leur faire confiance ? Et les dieux ne se mettraient-ils pas en colère si on laissait partir la petite feuille sacrée ?

La perspective de gagner beaucoup d'argent avait été plus forte que la crainte : on avait décidé de commercer avec les *gringos*.

Au début, les choses s'étaient bien passées. Mais bien vite, les étrangers s'étaient fait

exigeants. Menaçants, même. Ils voulaient toujours plus de coca. Imposaient qu'on leur vende toute la production. Il était devenu impossible d'amener sa récolte à La Paz : les camions se faisaient attaquer sur la route.

Bien malgré lui, Juan était devenu un maillon de la longue chaîne de la cocaïne.

— Elena ! Viens ! Dépêche-toi !

La mère est en colère, comme d'habitude. Elena se penche, ramasse la batterie de cuisine miniature que lui a offert son père et se dirige à pas lents vers la maison, serrant son trésor contre elle.

— Une belle idée qu'il a eue, tiens, ton père, de t'acheter ça ! Comme si on avait trop d'argent... Et maintenant qu'il n'est plus là, comment on va faire ? Hein ?

Elena ne dit rien. Elle se faufile jusqu'à son lit, dépose son précieux fardeau dans le carton qui lui sert de coffre et rejoint sa mère à la table. Deux assiettes de soupe sont disposées face à face. Deux seulement.

La petite fille ne peut pas s'empêcher de jeter un regard vers le bout de la table. La place de Juan. Vide. Sa mère l'a vu faire et s'énerve de nouveau.

— Pas la peine de regarder par là. Tu sais bien qu'il ne reviendra pas. Il est en prison, je t'ai dit. En prison ! Tu comprends ce que ça veut dire ?

Elena se recroqueville sur sa chaise. Elle voudrait pouvoir disparaître. Sa mère n'a jamais

été très tendre avec elle, mais depuis que son père n'est plus là, c'est pire. Comme si Teresa lui en voulait à elle de cette disparition... Pourtant, comment pourrait-elle en être responsable ? Elle, du haut de ses quatre ans ?

Elena n'a pas bien compris ce qui s'est passé. Il y a eu beaucoup de bruit dans la maison et aussi sur la place du village. Des *gringos* sont venus, avec des pistolets. Ils n'avaient pas l'air gentil. Juan s'est retrouvé au milieu d'eux. Il a dû partir avec eux. Et depuis, elle ne l'a pas revu. C'était il y a plusieurs semaines.

On lui a dit que son père était en prison. Mais pourquoi ? Lui, si gentil avec elle !

La petite fille ne sait pas que la coca – la feuille sacrée que l'on manipule toujours avec respect – est utilisée par les *gringos* qui l'achètent pour fabriquer de la drogue. Elle ne peut pas comprendre qu'aux yeux du monde extérieur, son père pratique un métier défendu. Que c'est en tant que fournisseur des *gringos* qu'il a été arrêté et mis en prison. Parce que l'état bolivien devait faire preuve de bonne volonté dans la lutte internationale contre la cocaïne.

Alors chaque soir, la petite fille s'installe dehors, devant la maison, avec sa batterie de cuisine. Mais elle ne joue pas. Elle attend. Assise, sans bouger, elle attend que Juan revienne, prête à lui montrer combien elle prend soin du cadeau qu'il lui a fait.

Tant que sa mère ne l'appelle pas pour la soupe, elle ne bouge pas.

Aujourd'hui, une voix joyeuse la tire tout à coup de sa mélancolie.

— Elena, mon petit ange, viens me faire un bisou !

C'est Lourdes, sa marraine, qui arrive de La Paz. Elle vient de temps en temps jusqu'au village. D'habitude, c'est une fête : Juan tient à ce que l'on fasse rôtir une poule à cette occasion. Mais Juan n'est pas là. Et sans lui, plus rien n'est pareil.

Elena se précipite quand même dans les bras de Lourdes : sa marraine a toujours été bonne avec elle et, d'instinct, elle sent qu'elle peut lui faire confiance. Lourdes la fait tourner en riant puis la repose à terre et s'écarte un peu.

— Fais-moi voir comme tu as grandi ! Oh là, là, mais tu me dépasses presque, s'exclame-t-elle, accroupie.

Elena rit aux éclats. Voilà bien longtemps que ce n'était pas arrivé...

Il n'y a pas eu de poule rôtie à manger, mais Lourdes a quand même partagé le repas de Teresa et Elena.. Celui-ci à peine terminé, la petite fille est retournée à son poste, dans la cour, avec sa dînette.

— Elle attend son père, se moque Teresa. Comme s'il allait revenir de sitôt..

— Tu arrives à t'en sortir ? s'inquiète Lourdes.

Son interlocutrice hausse les épaules.

— Ce n'est pas facile.

— Je t'ai amené un peu d'argent. Ça te permettra toujours de voir venir.

Teresa hoche la tête et empoche les billets qu'on lui tend sans un mot. Pourquoi remercierait-elle ? Lourdes ne fait que remplir son rôle de marraine. À ce titre, elle doit participer à l'éducation de la petite Elena. Et donc la financer. Juan a toujours refusé son aide, mais Teresa est plus pragmatique. Et elle a besoin de cet argent.

— Elena ! Viens !

La petite fille ne se le fait pas dire deux fois. Elle sait que Sebastian n'aime pas attendre. Le cœur battant, elle court de toute la vitesse de ses petites jambes. Mais quoi qu'elle fasse, elle n'arrive jamais assez vite.

— Où étais-tu passée, encore ? Tu crois que je n'ai que ça à faire, de t'attendre ?

Immobile, Elena attend. À bout de souffle, le cœur qui cogne contre ses côtes, elle sait que la colère de l'homme ne va pas tarder à fondre sur elle. Pourtant, il arrive toujours à la prendre par surprise. Cette fois, c'est d'un revers de son énorme main qu'il l'envoie rouler à terre.

— Relève-toi ! Va me chercher à boire !

Devant ses fourneaux, Teresa fait comme si elle n'avait rien vu. Sebastian est le nouvel homme de la maison. C'est grâce à lui qu'il y a chaque jour des assiettes pleines de soupe sur la table. Elle sait bien qu'il n'aime pas la petite fille – lui ne rêve que de garçons – mais on ne peut pas tout avoir. Et puis, ce n'est quand même pas de sa faute, à elle, si Juan s'est retrouvé en prison. Tant pis pour sa fille. Teresa doit d'abord assurer sa

propre survie.

Maintenant que Sebastian s'est installé à la maison, Elena attend son père avec encore plus de ferveur. Chaque soir, à l'heure de se coucher, elle prie silencieusement pour que Dieu le fasse revenir. Mais elle ne s'installe plus dehors, devant la maison, avec sa dînette. Au début, elle le faisait encore. Malgré les regards noirs que l'homme lui jetait à chaque fois en passant. Et puis un jour, alors qu'elle avait soigneusement disposé les petites assiettes sur une table imaginaire...

Le bruit du fer blanc écrasé par les grands pieds de l'homme lui résonne encore aux oreilles.

Celui-ci avait continué son chemin, sans se presser. Sans se retourner non plus. Elle aurait juré qu'il l'avait fait exprès et qu'il souriait de contentement.

Depuis, sa précieuse batterie de cuisine – le dernier cadeau de Juan – ne sort plus de son carton. Mais c'est aussi depuis ce jour-là que Sebastian a pris l'habitude de la frapper. Tous les prétextes lui sont bons pour lever la main sur elle. Parfois, même, lorsqu'il a trop bu et qu'il se sent particulièrement en forme, Sebastian s'arme d'une corde pour la fouetter.

Dieu finira-t-il par entendre ses prières ?

Lourdes vient aussi souvent qu'elle peut, mais elle-même n'est pas très riche et le transport depuis La Paz coûte cher. Pourtant, à chacune de ses visites, Elena se sent revivre. C'est comme si un rayon de soleil venait se poser sur sa figure.

Comme si Juan revenait avec elle. Car Lourdes lui parle à chaque fois de son père, à qui elle va rendre visite en prison. Et Juan a toujours un petit mot pour sa fille. Un trésor de plus pour Elena. Un petit caillou sur la longue route qui les sépare de leurs retrouvailles.

Sebastian est aux champs ; Elena est allée se cacher quelque part ; Teresa et Lourdes sont seules dans la maison.

— Je pourrais emmener Elena à La Paz, propose Lourdes. Elle pourrait aller voir Juan en prison. Ça leur ferait plaisir à tous les deux. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Que tu peux l'emmener et la garder. Sebastian ne l'aime pas, de toute façon. On sera aussi bien sans elle.

Lourdes n'en revient pas de la façon dont Teresa s'est exprimée. De son détachement. Comme si Elena n'était pour elle qu'un petit animal encombrant dont elle souhaiterait se débarrasser.. Songeuse, elle part à la recherche de la fillette. Elle est sa marraine, bien sûr. Il est donc de son devoir de s'en occuper. Mais elle-même n'est plus toute jeune ; ses propres enfants sont déjà adultes. Alors se charger d'une petite fille de quatre ans... D'ailleurs, qu'en penserait-elle, cette petite fille ?

— Elena ? Où es-tu ?

Au son de la voix de sa marraine, Elena se précipite hors de sa cachette, au fond de

l'appentis des poules. Lourdes l'invite à s'asseoir à ses côtés, sur une pierre.

— Dis-moi, Elena, tu voudrais venir avec moi à La Paz ?

— Et voir Papa ?!

Un espoir fou vient de naître dans le cœur de la petite fille. Un espoir qui l'empêche tout à coup de respirer. Lourdes hoche la tête en souriant.

— Voir ton papa, oui.

— Oh oui, marraine ! Je voudrais bien !

Lourdes hésite un peu, puis se lance.

— Et qu'est-ce que tu dirais de venir vivre avec moi ? Pour toujours. Tu ne pourrais plus voir ta maman, mais...

— Je veux, la coupe Elena.

Puis, baissant la tête :

— Ma maman, ce sera toi. Pour elle, de toute façon, je n'existe pas...

AU NOM D'ALLAH

2010

Leïla est fatiguée. L'escalier qui mène à son petit appartement sous les toits lui paraît soudain interminable. Six étages sans ascenseur, c'est beaucoup quand on a passé la journée debout, à faire le ménage.

Devant sa porte, elle s'arrête. Pousse un soupir de soulagement. Pose son cabas par terre et se met à farfouiller dans ses poches : elle ne se rappelle jamais dans laquelle elle a mis ses clés !

La porte refermée derrière elle, Leïla enlève le fichu qui lui protège les cheveux, déboutonne son manteau et s'approche de la fenêtre. Devant elle, les toits de Paris ondulent, comme les vagues d'un océan de zinc. Elle ouvre un vantail et penche la tête à l'extérieur : sur la corniche, au dessous d'elle, des pigeons la regardent de leur œil brillant, tête penchée à droite, puis à gauche. Ils la font rire. Ils ont été ses premiers amis dans cette ville étrangère.

1988

Leïla est heureuse. Institutrice à l'école Hofret el Abbès, dans le Sud algérien, elle apprend les rudiments du français à de jeunes enfants qui ne connaissent guère que l'arabe. Le français... Elle a toujours aimé cette langue. C'est pour ça qu'elle a choisi d'exercer ce métier.

Lazhari, son mari, est professeur au collège de

la ville. Ensemble, ils ont eu un fils, qu'ils ont prénommé Mohamed, comme tous les fils aînés doivent l'être. L'enfant a trois ans. Des boucles brunes, un sourire d'ange, des yeux sombres qui lui font chavirer le cœur : le fils de Leïla est sa fierté et son bonheur. Son soleil quotidien.

Aujourd'hui, deux Français sont arrivés chez elle. Ils sont jeunes – vingt-deux ou vingt-trois ans, pas plus – et ils voyagent à moto. Un garçon et une fille. C'est un vieil ami de Lazhari qui leur a donné leur adresse. Leïla les a trouvés devant sa porte en rentrant de l'école. Ils attendaient là depuis un moment, manifestement : les voisins leur avaient déjà offert le lait et les dattes, signes de bienvenue que l'on réserve à tous les visiteurs.

Leïla les a fait entrer dans sa cour, puis dans sa maison. Elle préparait le thé à la menthe quand Lazhari est rentré. Il a eu l'air surpris de trouver des Français chez lui, mais son visage s'est tout de suite éclairé quand ils ont prononcé le nom de Driss. Il y a des années qu'ils ne se sont pas vus – depuis leurs études à Alger, en fait – mais à l'époque ils étaient comme des frères. Alors tout ce qui vient de Driss est précieux.

— Comment va-t-il ?

— Bien ! Il dirige une imprimerie. En fait, c'est parce qu'on est tombé en panne juste devant son entreprise qu'on l'a rencontré. Le moteur a fait un drôle de bruit, comme une explosion, et la moto s'est arrêtée net. Des gens sont venus voir. Parmi eux, il y avait Driss. Il nous a aidés à faire réparer. Et quand il a su qu'on allait passer par ici, il nous a donné votre adresse.

— Il est marié ?

— Non.

Lazhari hoche la tête. Driss n'a jamais aimé faire comme tout le monde. C'est ça qu'il a toujours admiré chez lui : sa liberté d'esprit. Avec la religion aussi, il était capable de prendre des distances, professant un islam moderne et dépouillé. Rien que d'y penser, Lazhari en frémit encore...

Après avoir installé le service à thé sur le plateau du salon, Leïla s'est réfugiée dans sa cuisine. Lazhari va faire le service : c'est le rôle de l'homme de la maison. Et puis, elle préfère. De là où elle est, elle va pouvoir observer sans se faire remarquer. C'est la première fois qu'elle reçoit des Français chez elle. Des Français de France. Forcément, ils ne vivent pas comme elle. Déjà, la fille a les cheveux courts. Elle porte un pantalon – c'est sûr que c'est plus pratique, à moto... – et elle parle à Lazhari aussi naturellement qu'à Leïla. Son ami, lui, a les cheveux longs. C'est le monde à l'envers !

Lazhari les invite à rester dîner et dormir : c'est bien le moins que l'on puisse faire pour des gens recommandés par un vieil ami.

— Restez une semaine, si vous voulez ! s'enthousiasme-t-il.

Les Français rient et se regardent, un peu étonnés. Cette hospitalité... Ils n'ont pas l'habitude. Dans leur pays, disent-ils, on n'accueille pas les étrangers aussi facilement. Et puis, l'Algérie est grande, ils n'ont une

autorisation de séjour que pour un mois et il y a encore tout le Sahara à traverser.. Ils ne resteront que jusqu'au lendemain.

Leïla est déçue : elle aurait aimé passer plus de temps avec eux. Leur présence dans sa maison, c'est comme un linge humide sur le visage un jour de vent de sable. Une sensation de fraîcheur venue d'ailleurs.

Le tajine est disposé sur la table basse du salon. Chacun s'est installé autour, sur le tapis de laine. Lazhari rompt la *kessera* – le pain arabe – et en distribue les morceaux aux invités.

— Bon appétit !

— Et ta femme, elle ne vient pas manger ? s'étonne le Français.

Lazhari sourit. Quelle drôle de question !

— Elle mange à la cuisine.

— Ah, non ! Il faut qu'elle mange avec nous...

Lazhari ne dit rien, mais il est contrarié. Ce n'est pas comme ça que les choses se font.

— Leïla ! appelle-t-il pourtant.

— Oui ?

— Les Français voudraient que tu viennes manger avec nous.

Leïla sent son cœur rater un battement. Elle n'a jamais mangé avec des hommes et ne sait pas trop comment se comporter face à eux. Mais il y a la jeune Française qui lui sourit.

— Ça nous ferait vraiment plaisir, dit-elle doucement.

Leïla hésite. Elle voudrait passer plus de temps avec l'invitée. Femme comme elle, mais tellement

différente. Une telle occasion ne se représentera peut-être jamais ? Mais le poids du regard de Lazhari posé sur elle la ramène à la réalité.

— Non, merci. Je préfère rester à la cuisine. J'ai du travail...

Le lendemain, ni Leïla ni Lazhari ne vont travailler : on n'abandonne pas comme ça des invités. La matinée se passe en palabres autour du thé. Lazhari ne se lasse pas d'entendre les Français raconter leur voyage. Ils ont déjà parcouru le Maroc de fond en comble, tout le Nord de l'Algérie... Ils ont rencontré Driss ! Et tellement d'autres. Parfois, leurs questions le font sourire. Ils ont l'air de tout découvrir comme des enfants. Et tout les étonne.

— Ces femmes, à Ghardaïa, voilées de la tête aux pieds... On ne leur voit qu'un œil ! C'est quand même surprenant, non ?

Lazhari hoche la tête. Il connaît bien Ghardaïa. La palmeraie de Beni Isguen et ses maisons ombragées où l'on aime à se retirer pendant les mois les plus chauds de l'année. Les femmes voilées de noir y ont toujours fait partie du paysage. Lui ne s'en est jamais étonné. C'est la tradition. Et la tradition, c'est sacré.

— Tu ne voudrais pas que ta femme se voile comme ça, quand même ?

Dans la cuisine, Leïla s'immobilise. Que va répondre Lazhari ? Certes, il ne lui a jamais demandé de revêtir le grand voile noir des Mozabites – d'ailleurs, il n'a aucune raison de le faire : ils ne font pas partie de cette

communauté – mais il n’accepterait jamais qu’elle sorte dans la rue en cheveux comme la Française, ou comme les jeunes filles d’Alger. Les traditions sont faites pour être respectées.

— Nous ne sommes pas mozabites, répond laconiquement Lazhari. La question ne se pose pas.

Les étrangers vont partir. Lazhari a ouvert le grand portail métallique pour qu’ils puissent sortir leur moto de la cour. Aussitôt, les enfants du quartier se sont attroupés autour. Tous veulent la toucher, regarder le compteur kilométrique.

— Elle va jusqu’à 220 à l’heure ? s’étonne l’un d’eux.

Le Français rit.

— Non ! C’est marqué sur le compteur, mais on ne va jamais aussi vite. Sur la piste, ce n’est pas possible !

Lazhari est fier de l’intérêt que ses visiteurs suscitent. Un instant, il est comme le roi du quartier. Leïla, elle, s’est cachée dans sa maison : sans son foulard, elle ne peut pas sortir. Avec une pointe d’envie, elle regarde les Français plaisanter avec les enfants. Serrer la main de Lazhari... Ils vont partir.

Tous deux ont pourtant l’air d’attendre quelque chose. Ou plutôt quelqu’un. Elle !

— Leïla a disparu ?

— Non, elle est à la maison.

Ils s’approchent d’elle. Lui serrent la main. La jeune fille l’embrasse. La serre un instant contre elle... Leïla sourit. Ce souvenir restera à jamais

gravé dans son cœur.

1993

Leïla sursaute quand son fils surgit tout à coup dans la cuisine.

— Il faut préparer du lait et des dattes ! Et du thé ! Des étrangers arrivent !

— Des étrangers ? Quels étrangers ?

— Je ne sais pas. Ils disent qu'ils sont déjà venus. Ils étaient à l'école.

L'école... Leïla n'y travaille plus depuis la naissance d'Amina, il y a trois ans. Sa petite princesse aux yeux de gazelle ! Lazhari a trouvé que ce n'était plus une bonne idée pour elle d'aller travailler. Avec deux enfants à la maison, une femme a bien assez à faire. C'était à lui de subvenir aux besoins de la famille. Mohamed est devenu le seul lien entre Leïla et l'école Hofret el Abbès : il y est élève depuis ses six ans.

— Ils sont où, en ce moment, ces étrangers ?

— À l'école. Le directeur les a fait entrer dans son bureau et il m'a demandé de venir te prévenir. Il va leur offrir le thé en attendant que Papa vienne les chercher.

Justement, Lazhari arrive du collège. Mohamed se précipite vers lui et renouvelle ses explications. Bientôt, l'homme et l'enfant repartent.

Leïla est songeuse. Des étrangers. Qui sont déjà venus. Ce sont forcément les deux Français à moto. Tout en s'affairant dans sa cuisine, la jeune femme se remémore leur visite, cinq ans plus tôt.

Ce souffle d'air frais trop tôt disparu qui lui avait laissé à la gorge le même goût d'amertume que le premier thé. Des lettres avaient suivi, mais Lazhari les gardait pour lui. Il avait juste exposé, sur le buffet du salon, la photo de lui qu'ils avaient prise devant la maison avant de partir. Tout au fond de l'image, on distinguait à peine la silhouette de Leïla, cachée dans l'ombre, derrière la porte.

Elle se souvient de leurs questions, de leur indignation à propos du voile des Mozabites. Auront-ils remarqué, cette fois, combien les femmes voilées sont devenues nombreuses ? Parfois, Leïla se dit qu'un vent de folie s'est mis à souffler sur l'islam algérien et une drôle d'angoisse la prend à la gorge.

— Leïla ! Comment vas-tu ? Ça fait plaisir de te revoir !

Le Français n'a pas changé. Si, ses cheveux sont peut-être encore plus longs que la dernière fois ! Son amie aussi s'est laissé pousser les cheveux, d'ailleurs. Blondis par le soleil, ils flottent librement sur ses épaules. Cette fois, ils sont en voiture. Une Peugeot. Et ils ont amené un ami avec eux. Lui, c'est la première fois qu'il vient en Algérie.

— Soyez les bienvenus !

Lazhari est très fier de leur présenter sa fille, la petite Amina. À trois ans, elle a toute la spontanéité de l'enfance. Mais les Français l'intimident. Elle ose à peine les regarder, préférant les observer à la dérobée, accrochée à

la djellaba de sa mère. Lazhari insiste. Se fâche presque.

— Amina, viens ici !

— Laisse, dit le Français. Elle finira bien par venir. Il faut juste qu'elle s'habitue à nous.

Leïla repart dans sa cuisine, aussitôt suivie par la petite fille. La Française les rejoint bientôt et s'accroupit devant Amina. La petite est toujours intimidée, mais cette fois, elle ne s'éloigne pas. Et finit même par tenter un regard, cachée derrière le rideau de ses boucles brunes. La Française lui sourit.

— Regarde : j'ai un petit cadeau pour toi.

— Pour moi ?

Amina est surprise. Pourquoi l'étrangère lui offrirait-elle un cadeau ? Mais la curiosité finit par l'emporter. Tendait ses petites mains, elle s'empare délicatement du paquet qu'on lui tend. Un regard vers sa mère, dont le sourire d'encouragement la rassure, et elle s'assied par terre pour déballer tranquillement son trésor.

— Une poupée ! Avec son biberon. Regarde, Maman, comme elle est belle !

Leïla sourit, l'étrangère aussi : Amina est ravie.

Au salon, on a fini de boire le thé à la menthe. Lazhari décide d'emmener les étrangers visiter le château qui domine la palmeraie. Mohamed ira avec eux.

— Et Leïla ?

— Elle a du travail. Il faut qu'elle prépare le couscous. Et puis il y a Amina : elle est trop petite pour monter jusqu'au château.

Lazhari ne dit pas qu'une femme n'a rien à faire en promenade, que sa place est dans sa maison, à s'occuper de ses enfants, mais les Français ont l'air d'avoir deviné les non-dits. La tradition – encore elle – est en cause.

C'est le soir. Les visiteurs sont de retour de la palmeraie, enchantés. Les hommes vont s'asseoir au salon, mais l'étrangère rejoint Leïla dans la cuisine.

– Je peux t'aider ? demande-t-elle.

– Non, merci.

Leïla est catégorique. On ne fait pas travailler les invités ! La Française rit, ce qui fait rire aussi la petite Amina.

– Tu m'écriras ? lance soudain Leïla.

– Bien sûr ! J'ai toujours écrit. Tu n'as pas eu mes lettres ?

Leïla est gênée.

– Lazhari ne me les a pas montrées. Il les a gardées pour lui.

L'étrangère s'étonne.

– Pourquoi ?

Leïla hausse les épaules.

– Je ne sais pas...

– Et si je ne mettais que ton nom sur l'enveloppe, il te les donnerait ?

– Je ne sais pas. Mais peut-être que tu pourrais m'écrire à l'école ? Là-bas, c'est Fadela qui va chercher le courrier ; elle me donnera tes lettres, c'est sûr.

2000

Leïla serre sa fille dans ses bras. Des larmes roulent sur leurs joues à toutes les deux. Comment a-t-on pu en arriver là ?

Depuis qu'Amina est entrée à l'école, Leïla se sent comme prisonnière de sa maison. Recluse derrière ses murs le plus clair du temps, comment pourrait-il en être autrement ? Elle n'a même plus le rire de sa petite princesse pour égayer ses journées. Mais la solitude n'est rien, quand on y réfléchit. Le plus dur, c'est l'hostilité des hommes, cette chape de plomb qui s'abat sur ses épaules lorsqu'ils rentrent.

Lazhari et Mohamed. Son fils a quinze ans. Le soleil de ses jours s'est transformé en tyran. Rien n'est jamais assez bien pour lui. Le tajine n'est pas assez chaud, le thé pas assez sucré, le couscous pas assez garni, sa sœur pas assez discrète, sa mère pas assez prompte à satisfaire ses moindres demandes, les prières pas assez ferventes... Lazhari ne dit rien ; il laisse faire. Il a l'air très fier de voir son fils se comporter en homme saint. Lui qui vouait à son ami Driss une admiration sans faille pour son indépendance intellectuelle – peut-être parce qu'il ne se sentait pas capable d'agir de même ? – est devenu proche des fondamentalistes musulmans.

Parfois, Leïla a peur. L'autre jour, par exemple...

Amina rentrait de l'école avec une voisine. Elles riaient dans la rue. Mohamed les a vues ; il a fait une esclandre. A sommé sa sœur de se taire et l'a littéralement traînée jusqu'à la maison. Où il a fini par la jeter par terre, dans le sable de la cour.

Leïla s'est précipitée pour relever sa fille en pleurs et rouge de honte. C'est alors que Lazhari est intervenu.

— Fais attention, ma fille, si tu veux continuer à aller à l'école.

Cette phrase a fait l'effet d'une douche glacée sur Leïla. La menace était à peine voilée. Retirer sa fille de l'école ! Déjà qu'il lui impose de porter le foulard... Leïla n'a jamais rêvé ce genre de chose pour Amina.

Encouragé par le soutien de son père – et de la majorité des hommes du quartier – Mohamed en rajoute. « Les filles ne sont pas assez surveillées » a-t-il pris l'habitude de dire. Alors il a décidé d'organiser, avec d'autres garçons de son âge, un système de garde. Dorénavant, gare à celle qui s'aviserait de parler trop fort, de sourire à un garçon ou de découvrir un peu ses cheveux. Les gardiens d'Allah voient tout. Et ils ne se contentent pas de voir : ils sévissent.

Même les femmes plus âgées peuvent faire les frais de cette surveillance de tous les instants. C'est ce qui est arrivé à Leïla aujourd'hui.

Elle rentrait du marché, avec son cabas plein de légumes, quand elle a croisé Fadela qui revenait de la poste. Il y avait une lettre pour elle. De France. Leïla était tellement heureuse ! Elle a empoché le courrier et s'est dépêchée de rentrer chez elle.

Là, elle a ouvert la précieuse enveloppe. Les lettres de la Française ne sont pas très fréquentes, alors à chaque fois c'est un

événement. Là, en plus, il y avait des photos. Maintenant, les Français ont deux enfants, eux aussi. Un garçon et une fille. Blonds, souriants, libres.

Quand Amina est rentrée de l'école, elles ont regardé les photos ensemble. La lettre ne racontait rien d'exceptionnel ; elle donnait juste les dernières nouvelles. Mais Amina aussi aime bien lire les lettres de France.

Elles étaient tellement occupées qu'elles ne se sont rendu compte de rien quand Mohamed est arrivé. Jusqu'à la gifle.

— Tu caches des choses à ton mari, maintenant ? C'est quoi, ce courrier que tu reçois à l'école ?

Mohamed ne criait pas, comme il le fait d'habitude. Les mots tombaient juste de sa bouche, tranchants comme le rasoir. C'était encore plus terrifiant.

Leïla a tenté d'expliquer. Elle a parlé des Français. Elle a bien dit que c'était la femme qui lui écrivait. Rien n'y a fait.

— Oublie tes roumis.

Mohamed est parti avec la lettre et les photos. Leïla et sa fille sont tombées dans les bras l'une de l'autre.

2005

Leïla n'en peut plus. Elle a supporté beaucoup de choses, pourtant. Mais là, ce n'est plus possible. Que son mari la cloître dans sa maison, qu'il se mette à la frapper régulièrement et sans

raison, que son fils n'ait plus aucun respect pour elle, qu'il la traite comme une servante tout juste bonne à ramasser ses babouches... Tout cela, elle l'a accepté sans broncher. Parce qu'elle respecte le livre sacré. Mais que Lazhari et Mohamed décident tous les deux, sans lui en parler, de marier Amina – quinze ans – à un veuf de l'âge de son père, ça, elle ne l'acceptera pas.

Bien des années ont passé depuis la dernière visite des Français, mais la femme écrit toujours. Bien sûr, Leïla a dû prendre des précautions pour que cette correspondance continue. Elle a appris à se méfier de tout le monde, a développé de vraies ruses d'agent secret pour que ses lettres à elle puissent partir et que celles de la Française ne soient plus interceptées. Sans bien savoir ce qui la poussait à le faire, d'ailleurs. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'elle ne faisait rien de mal en échangeant du courrier avec une autre femme. Et quelque chose en elle lui disait que cet échange ne devait surtout pas s'arrêter. Qu'il était le fil – fragile – qui la reliait encore à sa vie d'avant, quand les hommes n'étaient pas devenus fous.

Leïla a tout organisé. La Française va lui envoyer une invitation qui lui permettra d'obtenir des visas pour sa fille et elle. Une cousine d'Alger se marie bientôt, toute la famille va faire le déplacement. Pendant la fête, les femmes sont toujours entre elles et un peu plus libres qu'à l'ordinaire. En ville, Lazhari n'osera pas faire peser sur elle le même poids de méfiance que chez lui.

Leïla ne sait pas encore exactement comment elle va faire, mais elle sait qu'elle va arriver à

quitter le pays. Allah ne peut pas vouloir de cette vie pour sa fille !

2010

Leïla sourit aux pigeons. Son regard se perd dans la nuée des toits parisiens. Un instant, son esprit les remplace par une succession de dunes. Celles que l'on voit depuis le château de la palmeraie, là-bas, en Algérie. Elles se perdent à l'infini, dans le flou du ciel. Comme les toits ici. Tout cela est si loin, maintenant...

Un coup discret frappé à la porte la fait se retourner : une jeune fille est en train d'entrer.

Comme toutes les Parisiennes de son âge, elle est vêtue d'un jean's et d'une veste noire, des bottes de la même couleur recouvrant ses pieds. Ses longs cheveux bruns tombent en cascade sur ses épaules. Ses yeux noirs en amande, qu'elle ne prend jamais la peine de maquiller, pétillent tandis qu'elle agite un papier devant le visage de Leïla.

— Regarde, Maman, j'ai réussi mes examens !
Bientôt, je serai assistante sociale. Je pourrai aider les autres femmes à gagner leur liberté !

Amina rit. Leïla aussi. Allah est grand ; elle le savait.

FIN

Présentation de l'auteur

Florence Clerfeuille est [écrivain public biographe](#). Mais elle consacre une part de plus en plus grande de son temps à son écriture personnelle.

Elle est aujourd'hui l'auteur d'une dizaine de livres : des témoignages, des recueils de nouvelles, des histoires de science-fiction, et une trilogie policière.

Si vous voulez lui faire part de remarques ou émettre des suggestions pour ses écrits futurs (voire la féliciter !) contactez-la par mail à l'adresse suivante :

auteur@florence-clerfeuille.com

Vous pouvez aussi visiter son site Internet d'auteur :

<http://www.florence-clerfeuille.com>

et vous inscrire à sa newsletter.

À moins que vous ne préfériez vous abonner à sa page Facebook :

<https://www.facebook.com/fclerfeuille>

la suivre sur Google Plus :

<https://plus.google.com/u/0/>

ou sur Twitter :

<https://twitter.com/FClerfeuille>.

Avant de partir, prenez le temps de dire ce que

vous avez pensé de cette histoire en laissant un
commentaire sur [Amazon](#).

Merci !